

An abstract painting with a textured, expressive style. The background is a mix of teal, blue, and green. In the center, three figures are depicted in a somewhat ethereal, yellowish-green tone. The figure on the left is looking down, the one on the right is looking towards the center, and the one at the bottom is holding a small globe with a white grid pattern. The overall mood is contemplative and global.

Collectif
La Compagnie
des Scribes

Demain *est un autre monde*

Recueil de textes de 8 auteur·trice·s

Cayetana Carrión, Geraldine Catino, Josée Gallois, Nectaria Kasimakis,
Jean-René Mpassy, Charline Rack, Clara Ribière et Olivier Schneider-Depouhon

Collectif
La Compagnie
des Scribes

Demain est un autre monde

Recueil de textes de 8 auteur-trice-s

Cayetana Carrión
Geraldine Catino
Josée Gallois
Nectaria Kasimakis

Jean-René Mpassy
Charline Rack
Clara Ribière
Olivier Schneider-Depouhon

Du même collectif d'écrits

Des errances, Déshérences, 2019

Les recueils sont téléchargeables gratuitement
sur www.scriptalinea.org.

Droits d'utilisation :

Demain est un autre monde du Collectif La Compagnie des Scribes
est réalisé par l'asbl Entr'âges et produit par ScriptaLinea aisbl.

Les textes et illustrations sont mis à disposition
selon les termes de la licence *Creative Commons* :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/be/>]

ScriptaLinea, 2021.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – 1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrits,
contactez-nous via

www.scriptalinea.org.

Quelques mots sur Entr'âges et sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Demain est un autre monde* a été réalisé par le Collectif La Compagnie des Scribes, à l'initiative de l'asbl Entr'âges en partenariat avec l'aisbl ScriptaLinea, selon les principes et la méthodologie des collectifs d'écrits, mis en place par ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits » aisbl.

Entr'âges a pour mission de favoriser les liens entre les personnes de générations différentes dans une dynamique de solidarité et de réciprocité. L'association s'adresse à toute personne, avec une attention particulière aux personnes fragilisées socialement et aux porteurs de projet et ce, en vue de soutenir leur pouvoir d'agir.

À travers sa mission, l'association répond à plusieurs enjeux tels que l'égalité et la justice sociale, la mobilisation et la participation citoyenne, l'inclusion sociale, le décroisement des générations, la déstigmatisation et la non-discrimination fondée sur l'âge.

En vue de réaliser sa mission, l'association informe, forme et sensibilise aux questions autour de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons. Elle anime des projets de terrain qui visent à promouvoir le lien entre des personnes d'âges différents. Elle offre un accompagnement et un soutien méthodologiques aux professionnel·le·s et porteur·euse·s de projets.

Entr'âges organise également des campagnes et des événements de promotion d'activités intergénérationnelles et est engagée dans

un travail de représentation et de plaidoyer auprès des institutions et instances politiques.

Enfin, l'association développe la production de publications et d'outils et gère un centre de documentation en gérontologie sociale et en intergénération unique en Belgique francophone.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région, d'une commune ou d'un quartier et ce, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui souhaitent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide.

Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, en principe, les collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre ensemble et la création littéraire.

Cayetana Carrión

Chargée de projets à l'asbl Entr'âges

ENTR'ÂGES

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'asbl ScriptaLinea

ScriptaLinea
A.S.B.L.

• • • **Table des matières** • • •

Éditorial 11

. Clara Ribière 17

Lettre à Manuela Josée Gallois 19

L'instant d'après Texte collectif 23

L'autre Olivier Schneider-Depouhon 27

L'absente Geraldine Catino 35

Bilan comptable Olivier Schneider-Depouhon 41

Voler plus haut Texte collectif 49

Lettre à ma grand-mère Joséphine Cayetana Carrión 53

Le temps, c'est de l'argent Charline Rack 59

Corona circus Texte collectif 63

Pipi de chat Charline Rack 67

Votre petite-fille d'un autre monde . Nectaria Kasimakis 71

Dessine-moi un renard Charline Rack 77

La revanche de la chèvre Jean-René Mpassy 81

Animal-totem Clara Ribière 87

Rêve ou réalité Josée Gallois 89

Le parc Geraldine Catino 93

La beauté sauvera le monde Texte collectif 97

Les auteur·trice·s 101

Les lieux traversés 105

Remerciements 107

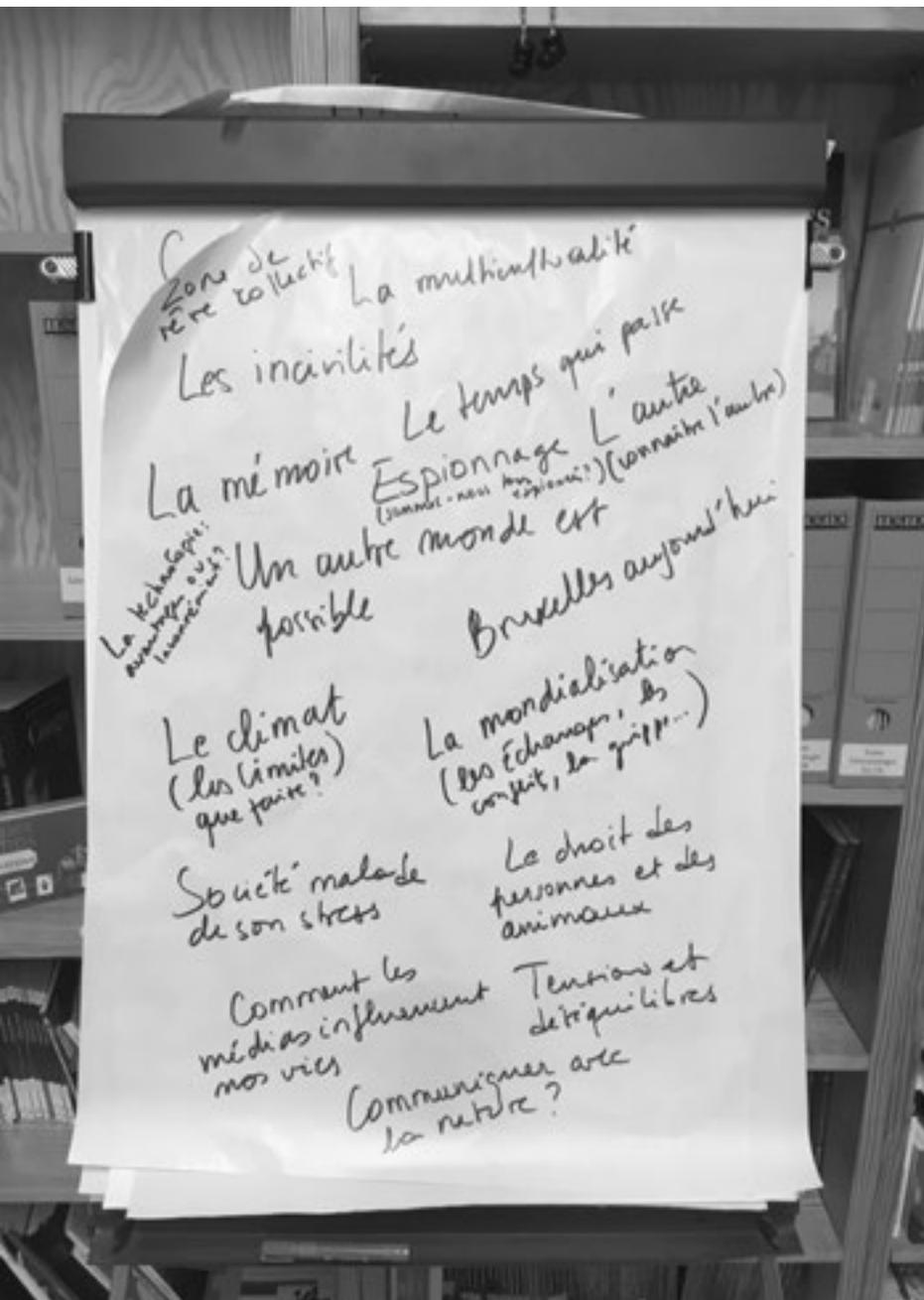


Instantané



Geraldine Catino

Dans une ville, il y a un lieu ; dans ce lieu, une table.
Avec la distanciation, on partage des textes de notre imaginaire.
Il y a des lettres entre deux siècles, un parc et ses statues,
un monde imparfait, celui d'hier et peut-être de demain,
un baiser détourné, un renard apprivoisé,
une absente, un totem, un pont qui ne mène nulle part,
Un léopard et sa tendre aimée,
des cadavres délicieusement exquis.
Ainsi mots après mots
récits après récits
nous avons à l'encre de nos rêves
imprimé notre ADN.



• • •

Éditorial

• • •

À quoi pensions-nous au moment où nous avons choisi le double thème de notre parcours, à savoir « l'autre » et l'espoir de voir « un autre monde possible » ? Pressentions-nous que la réalité allait nous prendre de court, écrire son propre récit en regardant par-dessus notre épaule, braquer ses projecteurs sur le devenir d'un monde enfiévré par une maladie omniprésente ? Un grand chamboulement s'est mis à ébranler la planète dans les miasmes d'un virus surgi à l'improviste. Nous l'avons tout d'abord nié. C'était bien commode. Mais très vite, nous avons dû composer avec lui.

Écrire sur l'autre, on l'a dit. Mais lequel, dans cette nouvelle donne et cette confusion générale ? Le parent fragile ou bien l'homme de la rue ? Le voisin engagé dans son confinement et que nous voyons comme un contaminateur en puissance ?... avec en toile de fond une quasi paranoïa étouffante attisée par nos gouvernants et les médias, jour après jour ?

Écrire sur un hypothétique autre monde. L'exercice s'est avéré à la fois plus difficile et plus facile dans la mesure où tous les scénarios étaient et restent ouverts. Nous nous sommes introduits par la brèche de l'imaginaire en nous laissant guider par nos vécus, nos ressentis, les incertitudes... et nos souhaits pour le monde à venir. D'une certaine façon, l'imagination est maintenant au pouvoir. Nos certitudes sont désormais dévaluées. Certains nourrissent la nostalgie d'un mode de vie qui a montré ses limites, d'autres tentent d'imaginer un modèle alternatif. À l'heure où nous présentons nos écrits multiples, kaléidoscopiques, intergénérationnels, la réinvention du monde n'est pas nécessairement une chimère.

Encore faut-il nous faire entendre là où c'est possible pour favoriser l'émergence d'un nouveau monde.

Les textes que nous rassemblons ici manifestent, de diverses façons, notre volonté de vivre pleinement et humainement notre Terre, avec nos proches, nos amis, nos animaux, les océans, nos voisins... l'autre... malgré les obstacles, les dogmes et les tentations totalitaires. Ils racontent ce pont qui, loin de nous séparer, nous rassemble, et nous permet de passer d'un monde à l'autre.

Le Collectif La Compagnie des Scribes

• • • **Un mot sur nos textes collectifs** • • •

Au cœur des collectifs, la réalisation et la pratique du lien entre les écrivain·e·s, quels que soient leur âge et leur origine, ont été sérieusement bousculées par les mesures prises depuis mars de l'année dernière dans la lutte contre le coronavirus. Bousculées mais pas anéanties. Car l'écriture, par son aptitude à ouvrir les portes d'une infinitude de mondes, est le fil que l'on tire, que l'on suit et que l'on peut transmettre d'écrivain·e à écrivain·e, d'écrivain·e à lecteur et à lectrice. C'est bien à ce fil-là que nous nous sommes collectivement accroché·e·s. Et c'est grâce à lui que nous avons pu tisser du lien.

Malgré la distance et défiant la froideur utilitaire des vidéoconférences, nous nous sommes engagé·e·s dans la trame des cadavres exquis¹. Nous nous sommes appliqué·e·s à l'exercice des écritures croisées, spontanées, inventives et surréalistes sans jamais oublier la réalité qui nous touche si durement aujourd'hui.

Nous sommes parti·e·s de notre premier cadavre exquis dont nous avons extrait le dernier paragraphe. Il a été le point de départ pour l'exercice de cette pratique d'écriture inventée par les surréalistes, initiant ainsi trois parcours différents. Pour chacun des parcours, les écrivain·e·s ont enfilé leurs perles singulières afin de tisser ensemble trois histoires, trois univers, trois regards construits collectivement, en lien les un·e·s avec les autres.

1. Jeu d'écriture qui consiste à faire composer une phrase, un paragraphe ou un dessin, par plusieurs personnes sans qu'aucune d'elles ne puisse tenir compte de la collaboration ou des collaborations précédentes.

Merci à Charline pour son énergie, sa bienveillance, son enthousiasme et sa grande maîtrise des outils informatiques, et qui a su si bien coordonner la réalisation de nos quatre textes collectifs.

Si demain est un autre monde, c'est bien dans ces textes que l'on peut trouver des traces de ce que nous avons traversé et de ce que nous imaginons pour l'avenir.

Nous espérons, chers lecteurs et lectrices, que vous aurez du plaisir à les découvrir, à les parcourir, à les imaginer car « nous avons besoin d'histoires qui sont juste assez grandes pour accueillir les complexités et maintenir les frontières ouvertes pour de nouvelles et d'anciennes connexions » (Donna Haraway)².

Le Collectif de La Compagnie des Scribes

2. Donna Haraway « Anthropocène, capitalocène, plantatiocène, chthulucène, faire des parents » – article paru dans Cairn : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2016-4-page-75.htm>



Clara Ribière

Il y en a qui collent, il y en a qui claquent, d'autres qui piquent et d'autres qui glissent.

Il y en a des doux, des sensuels et des plus conventionnels.

Il y en a des chauds, des froids, des que nous apprécions, des que nous haïssons.

Il y en a qui se font du bout du nez, en cul-de-poule ou en papillon, à l'eau de rose ou à la bave de crapaud.

Nous pouvons les désirer, y être obligés, en redemander ou bien les repousser.

Nous pouvons les provoquer, les espérer, les mépriser ou encore les détourner.

Un jour ou l'autre, nous y sommes tous initiés, par amour ou amitié, par fraternité ou banalité. Pour se dire bonjour ou bien adieu, à ce soir ou à la prochaine. Sans même y réfléchir, nous le reproduisons en automates, prisonniers de ce perpétuel rituel.

C'est un premier pas dans la rencontre, un brise-glace, un trait d'union, un fil fin et transparent entre l'autre et soi, fragile comme la soie. Un pas en avant tend à le consolider, un pas en arrière suffit à la briser.

Et si demain, nous étions séparés, serais-tu prêt à ne plus jamais m'embrasser ?



Lettre à Manuela



Josée Gallois

Petite et douce Manuela,

Tu viens à peine de naître et je t'écris cette lettre car je pense que ce sera le seul moyen pour toi de faire connaissance avec cette lointaine arrière-grand-mère.

Je ne pense pas que l'on puisse se croiser un jour en raison de mon grand âge et de la distance qui nous sépare.

Ta naissance est une des plus grandes joies que la vie m'ait offerte.

Pardonne-moi d'utiliser une feuille de papier, je sais qu'un arbre a été sacrifié pour que cette feuille soit fabriquée, mais à mon époque, c'était le seul moyen de communiquer et l'on ne se rendait pas compte que cela contribuerait à la destruction de notre mère nature ni que les arbres ressentent des émotions et pouvaient nous les communiquer quand nous les entourions de nos bras. Nous étions encore fort ignorants sur ce monde qui nous permettait de vivre.

Ma génération a été la dernière à pouvoir jouer dans les jardins, les parcs et même les rues ; à se salir de terre et de boue, à toucher les insectes, les végétaux et les animaux sauvages sans craindre de se retrouver infectée par des microbes ou des virus comme il y en a aujourd'hui.

J'ai eu une enfance joyeuse et insouciante que seule l'ignorance peut nous accorder. J'ai élevé ton arrière-grand-père de la même façon que j'avais été élevée. Nous avons appris à produire des biens de consommation d'abord utiles à notre société pour nous faciliter les tâches les plus répétitives, puis nous nous



sommes aperçus que le plaisir existait et nous nous sommes mis à produire pour notre satisfaction et notre soif de bien-être ne pouvait plus s'arrêter jusqu'au jour où, grâce à la révolution numérique, nous avons pris conscience que notre mère la terre se mourait.

Nous avons déprimé, pensé que l'humanité vivait ses derniers moments. C'est là que de petits groupes d'individus se sont révoltés pour nous dire de nous réveiller, de réagir, d'apprendre à vivre en bonne entente avec la nature, d'oublier un peu nos plaisirs et d'arrêter de toujours vouloir plus de biens, de réparer ceux qui étaient cassés et reconvertir ceux qui étaient usés.

Ton arrière-grand-père et tes grands-parents ont travaillé dur pour pouvoir redonner à notre terre toute la vigueur qu'elle a aujourd'hui. Tes parents, eux, ont appris à la respecter pour que plus jamais une telle agonie ne se présente.

N'oublie jamais que si aujourd'hui tu lis cette lettre, en colère, sur l'insouciance de tes aïeux, c'est grâce aussi à leur travail et leur acharnement que tu as une vie sereine.

Cette lettre est l'héritage de toute une génération que je t'envoie. Garde-la précieusement. Elle est le témoin d'un passé révolu et d'un avenir joyeux. Transmets-la à tes enfants et demande leur de la transmettre aux générations futures. Les anciens restent vivants dans les cœurs tant que quelqu'un pense à eux.

Je t'aime et te connais parfaitement car nous avons les mêmes gènes, ma vie coule en toi. Que ta vie, bien que d'une manière différente, puisse être aussi agréable que la mienne ne l'a été.

Ton arrière-arrière-grand-mère Céline qui t'aime.



• • •

L'instant d'après

• • •

Texte collectif

Je me souviens de mon réveil après tout ça. J'ai mis du temps à comprendre. D'ailleurs, je ne sais toujours pas trop si j'ai compris. Mes souvenirs se mélangent à mes rêves. Et comme tout le monde reste discret sur l'avant, je fais pareil. Je n'en parle jamais. Passé de songe, tourbillon brumeux et vaporeux. Je me dis que c'est pas si grave et que c'est déjà une chance de tenir mon présent pour réel. I Believe. J'aime découvrir ce nouveau monde qui m'entoure. Pourtant, les gens de ma vie d'avant me manquent. Enfin, c'est particulier parce qu'en réalité, je ne me souviens pas clairement d'eux.

Ni de moi avant, alors je cherche parmi les photos en noir et blanc dans une boîte en métal avec un roi et une reine sur le couvercle ; les photos d'une petite fille qui pourrait être moi, je crois me reconnaître en robe de première communiant, une autre dans un parc au pied d'une statue une autre encore sur un quai de gare. C'était comment avant ? Avant quoi ? Le jour avant la nuit, l'orage avant l'arc-en-ciel, hier avant aujourd'hui. Et puis quelle importance ? Avant ne reviendra plus jamais, alors, comme disait le poète, « cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ».

De toutes façons, je ne veux garder aucun souvenir. Tout ce qui était en ma possession et qui me rappelait le passé, je l'ai jeté. J'ai juste envie de vivre l'instant présent sans penser ni à hier ni à demain ; donc, cette boîte en métal ne peut pas être la mienne.

Cette boîte, de prime abord, ne m'inspire pas confiance.

Sous ses airs innocents, elle a été touchée par d'autres.

Et les autres, avec leurs mains pleines de doigts, y ont peut-être laissé un virus.

Sur cette boîte suspecte.

Malgré tout, je m'assois sur ma méfiance.

Au-delà d'une certaine limite, la peur tue autant que le virus. Et de façon, si j'ose dire, encore plus difficile à vivre.

Il y a cette phrase, qui résonne en moi

« La peur n'évite pas le danger... le danger c'est d'avoir peur. »

Cela paraît évident, n'est-ce pas ?

Pourtant, je reste plantée là, les bras ballants

À observer cet objet inanimé, bientôt trop chargé

De toutes ses intentions que je cherche à lui faire porter

Eh toi ! Pourrais-tu m'aider à sauter le pas ?

Bien évidemment, c'est le moins que je puisse faire. Sinon, comment diable pourrait-on, par les temps qui courent, avancer vers un monde meilleur, un monde où coulent le lait et le miel à moindre frais et qui nous épargne pour toujours de toutes les horreurs présentes et à venir ?

Ce monde meilleur, il est pour moi fait de fleurs et d'ornements divers, plein de grâce et de bonté, où tout un chacun se respecterait. Nous aurions donc une vie inclusive, où chaque être humain aurait sa propre place et sa propre unicité dans un monde où le respect de l'humain serait notre priorité. Et surtout, que l'avis de tout un chacun puisse être écouté et respecté, pour que ce monde puisse enfin être dans une évolution constante et permanente.

C'est ce qu'il se disait dans son for intérieur en écoutant l'échange surréaliste qui se tenait, durant le dîner, entre le vieux patriarche et sa belle-sœur, au milieu du jardin par une belle soirée d'été. Il se leva de table, un peu exaspéré, et commença à scruter la pelouse. Les mots convenus, les idées passéistes et le sentiment qu'ils étaient tous satisfaits de leur situation pullulaient dans sa tête, lorsqu'il l'aperçut, au milieu des herbes et des pâquerettes, pour la toute première fois.



L'autre



Olivier Schneider

Si tu écoutes la radio italienne, tu as sûrement entendu parler d'un pont qui s'est écroulé ce matin à Aulla, en Toscane. Longueur du pont : 300 mètres. Hauteur : 7 mètres au-dessus de la rivière Magra. Un seul blessé, moi. Le pont était quasi désert. J'étais dans ma voiture.

Il en est des piliers de ponts comme de nos certitudes, les uns et les autres peuvent nous faire défaut à tout moment.

Si j'étais sur ce pont, c'est parce que j'y faisais route vers toi, toi que je voulais trouver dans la multitude. Toi, c'est-à-dire l'autre, ou plutôt un autre. Pardonne-moi si je n'écris pas le mot avec un A majuscule comme tant de gens le font, ce n'est pas un manque de respect mais une marque d'égalité entre nous : user du A majuscule reviendrait à te mettre sur un piédestal auquel, peut-être, aucun de nous deux n'a droit.

Le pont défaillant m'a-t-il attendu pour s'effondrer ? Ne soyons pas paranoïaque. Il aura tenu un siècle, ce pont, avant de se mettre à la retraite sans en aviser personne au préalable.

Tu m'avais adressé deux jours avant l'accident une lettre, écrite manifestement à la hâte, dans laquelle tu me pressais de te rejoindre au plus vite. Question pratiquement de vie ou de mort, disais-tu. Au vrai, je ne me savais pas si nécessaire à tes yeux, qui que tu sois, jamais on ne m'avait plébiscité avec tant de pathos et de fougue et je me demande ce qui m'a pris de répondre à ton appel sans une longue et cérébrale hésitation. Peut-être étais-je flatté de me voir ainsi désiré pour la première fois, peut-être m'était-il impossible de soupçonner un canular (de la part de qui, dans quel but) et me voilà le surlendemain au volant de ma voiture

plus toute neuve, le plein d'essence expédié dans des vapeurs de sans plomb 95, me voilà en train de foncer vers toi avec pour seul motif une enveloppe ivoire tombée dans ma boîte aux lettres. L'enveloppe portait tes initiales, ai-je cru deviner, et ton adresse, griffonnée de façon presque illisible. J'aurais pu jeter ta lettre et que le diable t'emporte, mais j'étais pour ainsi dire aimanté, ensorcelé, ce qui, de nos jours, n'est plus guère fréquent, bref, j'ai entendu ton appel à défaut de pouvoir le débusquer dans sa raison d'être. On m'avait envoyé une lettre ! À peine croyable dans ma vie qui ressemble à un exil, à la solitude d'un ermite malgré lui (peu de liens et peu d'amis), je recevais rien de moins qu'une invitation, un appel, un cri.

Je me revois scrutant l'enveloppe, encore et encore, à m'en user les yeux. Elle n'était pas adressée à quelqu'un d'autre, mon nom y était correctement orthographié. Pas d'erreur possible. Ton adresse à toi ne me disait rien. Tes initiales non plus. Était-ce une arnaque quelconque ? De nos jours, elles se font presque exclusivement par voie électronique.

Je ne sais pas qui tu es. Ton visage, impossible de m'en faire une idée. Avant de lancer mon équipée sur la route au pont facétieux (mais quelle mauvaise plaisanterie), je me suis dit et redit que tu aspirais à me voir, me parler en vis-à-vis sans intermédiaire, hors des distances et des écrans d'un monde faussement connecté où l'on passe son temps à s'envoyer en deux dimensions des messages d'une solitude à l'autre. Pour te discerner, me faire une idée même floue de qui tu étais, j'ai mené tambour battant des recherches sans que la moindre d'entre elles aboutisse. J'étais pour ainsi dire un marin en pleine mer, accroché à ses jumelles, obsédé par le besoin de scruter l'horizon. En digne fils de mon époque, j'ai fait le tour des sites, des blogs, de plus en plus obsédé par ma quête, je me suis posté à toutes les fenêtres virtuelles, je me suis vissé à mon fauteuil pour passer d'une chaîne à l'autre sur ma télé, interrogé l'oracle informatique réticent et son jumeau cathodique, le tout pour associer ton nom, même réduit à ses

initiales, à une image, un événement, une voix qui aurait surnagé dans la bouillie sonore du monde. De guerre lasse, pour espérer te trouver enfin, te trouver vraiment, j'ai pris ma voiture et je me suis mis sur la route.

Le pont écroulé m'a obligé ce matin à faire une pause dans mon odyssée. Mercure, dieu tutélaire des voyages et des errances, ou Saint Christophe, héritier du soin que l'on porte aux voyageurs, aura sans doute voulu fractionner mon voyage. En faire un jeu de ricochets, une succession de chapitres écrits plus ou moins fébrilement par un scribe ou un moine copiste. De l'accident, il m'est resté quelques égratignures qui sont comme des tatouages hâtivement faits, bâclés, minimalistes. Ma voiture par contre, une petite dure pourtant, a très mal pris la chute.

Me voilà naufragé depuis quelques heures, épargné par la chute du pont mais pas résigné. Il en faudrait plus pour décourager un coriace de mon acabit. Il faut que je trouve le moyen de poursuivre ma route. Ce sera par le train, pour peu que je trouve une gare dans le nulle part qui m'entoure. Ou par l'autostop, qu'importe le carrosse pourvu qu'il roule impunément sur un tapis de fleurs ! En attendant que ma voiture accidentée redresse la tête ou le capot, accomplissant ainsi une renaissance baignée par le nimbe des vapeurs d'essence, il est hors de question que je moisisse ici.

Ma voiture s'est laissé remorquer sans regimber vers le garage où l'on veillera à sa guérison.

Le voyage continue avec en point de mire « mon » autre, celle ou celui qui m'attend avec sur les doigts, peut-être, des traces d'encre laissées par la lettre. X l'inconnue, dirait un matheux, mais au fond, c'est vrai, es-tu homme ou femme ? Me connaissant, si c'est la seconde hypothèse, cela pourrait avoir quelques conséquences exclues pour la première. Pour l'instant, je me contente d'une image indifférenciée, je mets en suspens toute représentation que

je pourrais avoir de toi, je laisse indécise la question de ton sexe, seule est tangible ma volonté de te rejoindre par-delà les ponts écroulés, le bitume des routes martyrisé par la canicule, les villes traversées à la hâte et les obstacles qui attendent peut-être le moment propice pour s'inviter, encore, sur mon chemin.

Pour continuer ma quête, je redécouvre les vertus de l'autostop. Me voilà ramené à mes voyages d'adolescent solitaire et curieux de voir du nouveau mais sage, si sage ! Un bon Samaritain me prend à son bord dans un grand crissement de pneus. Il n'est pas bavard et pour tout dire, moi non plus.

Qu'est-ce que ça signifie au juste, être un autre, l'autre de quelqu'un ? Être celui ou celle aux yeux duquel ou de laquelle on fait toute la différence ? C'est sans doute un jeu des contraires, des contrastes. Les pôles se complètent, flirtent outrageusement. Tu es le son, je suis l'écho et réciproquement, tu m'aimantes, je t'irrite et vice versa, cela ne va pas sans étincelles parfois, mais comment faire autrement.

Je pense à toutes choses sans cohérence, les yeux fermés. Je ronfote dans un demi-sommeil. Nous roulons dans un jour qui s'éteint entre des collines couronnées de cyprès et peuplées d'oliviers : on est en Toscane, après tout.

J'aurais dû emporter quelques feuilles volantes pour griffonner mes pensées, capturer au vol et au crayon la silhouette d'un cyprès. Au moment de te rencontrer, toi qui m'appelles (car je suis à peu près sûr maintenant de te rencontrer), je t'en aurais fait cadeau, histoire de briser la glace.

À une station-service, mon compagnon de voyage me dit : « Je ne vais pas plus loin ». C'est parfait pour moi. Une nuit inconfortable m'attend, sur un banc décati.

Je lève les yeux vers les montagnes avoisinantes, j'y décèle un balbutiement d'aube d'une douceur infinie.

Je repars à pied, avec un café trop chaud dans un gobelet en plastique et des pensées qui me viennent à la tête pour y rester longtemps, piégées comme des mouche dans une corolle de miel. Je mettrai peut-être par écrit mon aventure lorsqu'elle aura pris fin. L'écriture est un pari, celui de se colleter avec les mots et les plier autant que possible à sa volonté pour en faire émerger un récit. Ou du moins, en faciliter l'accouchement.

J'avance avec lenteur vers un autre. L'autre, avec ou sans majuscule... Il ou elle doit m'attendre, encore séparé de moi par l'écroulement d'un pont centenaire, le silence d'un moment de découragement, le crime de lèse-carrosserie sur ma voiture circonvenue. L'autre est aussi le réceptionniste du premier hôtel que je trouverai à mon goût et dans la chambre duquel je me demanderai, assis sur la moquette : « Qu'est-ce je fais là ? »

L'autre, c'est le SDF auquel je jette une pièce avec un peu de gêne.

L'autre, c'est mon voisin dans ma file, l'enfant-soldat, le général couvert de médailles sanguinolentes.

L'autre, c'est LES autres, une multitude, une foule de camarades de galère et de frères humains dont le regard glisse sur moi sans s'attarder une seconde.

L'autre, c'est aussi ma propre image mutique dans un miroir ; pourtant, le visage que je lis sur le miroir n'est pas nécessairement celui que verront les autres : je me trouverai plutôt beau et d'autres me diront le contraire, plutôt mal fichu mais pas aux yeux de tout le monde. Entre le miroir et moi, entre les autres et moi, il y a des filtres et aucune image n'est absolue : une subjectivité inconsciente y trouve sa place. Un peu comme les anguilles sous roche dont la presse people nous régale, émoustillée par des non-dits et des suspicions parmi les gens célèbres.

Et puis l'autre, c'est aussi moi pour toi, pour elle, pour la multitude. Quelle image avez-vous de moi, vous tous que je côtoie dans

le décor éclaté d'une planète bleue ? Aurai-je droit de votre part à une demi-seconde d'attention, quelques minutes, quelques heures ? Je m'imagine nanti auprès de vous, d'une célébrité vouée à éclater très vite comme une bulle de savon.

Inutile pour l'heure de ressasser tout cela. Il me serait plus facile de m'orienter si ta signature qui bave sur l'enveloppe, ramenée à tes seules initiales, me parlait davantage, si ton adresse était un rien plus lisible. Je monte vers le nord comme je l'ai déjà fait tant de fois. Arrivé en Lombardie, j'aviserais.

• • • L'absente • • •

Geraldine Catino

C'est dans ce cahier noir, presque un cahier de brouillon, sans nom, ni adresse ou numéro de téléphone que je raconte notre histoire pour que ma mémoire se souvienne de nous, se souvienne de Toi. Toujours les pages de gauche restent blanches et toujours cette encre mauve, comme dans ce cahier que j'ai un jour retrouvé au grenier dans une valise que mon père avait gardée. Ce cahier qui devait nous appartenir. On avait écrit :

« Je suis là, le regard rivé vers l'ailleurs, je rêve de souvenirs heureux.

Je prends des notes pour ne pas oublier puis je les range dans un tiroir de ma mémoire.»

Il est tard, je devrais me coucher mais j'attends la nuit pour te parler, pour croire que tu m'entends.

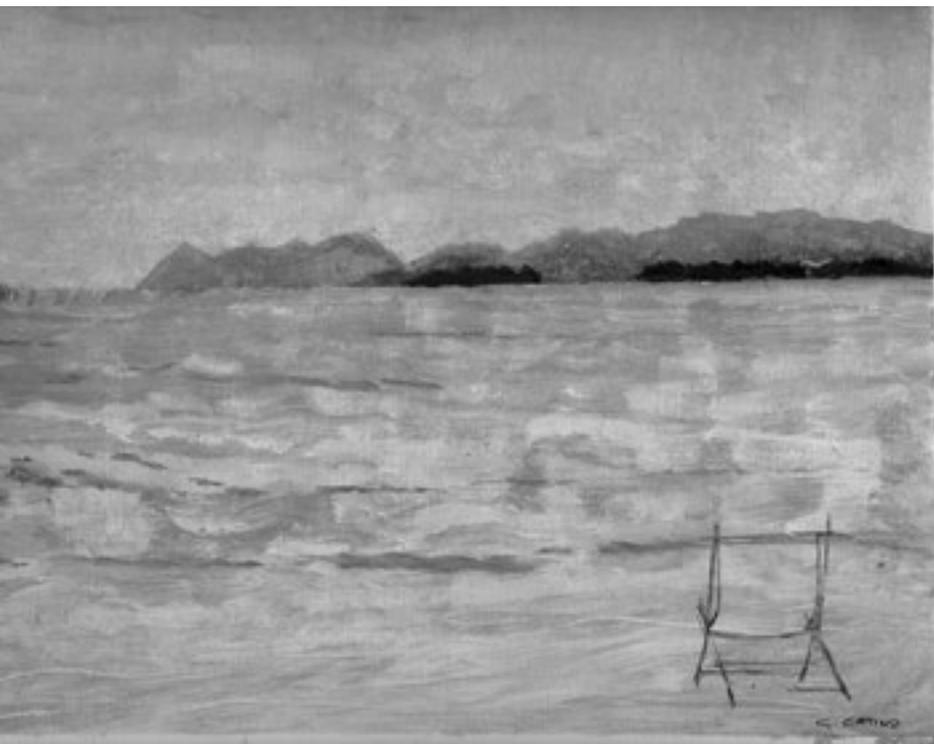
Juste ces quelques mots, juste quelques phrases pour me souvenir de la femme que j'étais.

J'aimerais entendre à nouveau ta voix pour me souvenir de ta douceur, entendre ton rire pour comprendre tes peurs, je veux me souvenir de toi.

De toi qui ne me ressembles pas, qui ne me connais pas, toi qui peuples mes jours et mes nuits.

Toi, celle qui a fait vaciller mes certitudes, effacé mes cauchemars, qui m'as entraînée dans ta folie, dans l'absurde de tes nuits, qui as noyé mon passé dans tes interdits.

Toi qui m'as laissée en chemin pour des chimères, je ne t'en veux pas si, doucement, tu as lâché ma main. Mais ce que je dis n'a



plus d'importance, suffit ton silence, suffit ton sourire, ton regard pour me dire qu'il est déjà trop tard. Ce temps que tu as perdu à te gagner dans des pokers truqués, ces nuits à te chercher dans des corps inutiles, dans des « je t'aime » volés.

Hier, tu as gagné ton pari d'être jeune pour toujours. D'être belle, infinie.

Plus personne pour arrêter tes rêves, ton destin. Plus personne pour me prendre la main. Apprendre à reconnaître celle qui sera ma pire ennemie : l'absence.

Si j'avais eu le pouvoir de changer le cours de l'histoire, j'aurais mis du soleil dans ta vie, je t'aurais bercée, comme on berce un enfant ; si j'avais eu le pouvoir de changer notre histoire, tu serais encore ici.

Aujourd'hui, je m'arrête au bord du chemin. Le vent me raconte une fois encore notre destin et comme à chaque fois, la tempête monte en moi, ma tête n'est plus qu'océan, mon âme, le tsunami qui m'a dévastée.

Un jour, je te promets, à ce même carrefour, je choisirai mon destin.

Prendrais-je ta route ? Mes pieds sont si fatigués, j'aimerais me reposer mais j'avance pour me fondre dans tes pas et peut-être enfin connaître pourquoi ce choix.

Mais le chemin est si long pour arriver jusqu'à toi, pour me fondre dans l'air qui t'a caressée, pour m'éblouir de la lune qui t'a bercée. Est-ce une utopie de vouloir te retrouver ?

Demain, je reprends la route. Je franchirai tes pas. Je saurai ce que tu es devenue. Ce soir, le vent soulève la poussière et dessine dans l'air ton visage puis la pose sur mon corps et je m'endors couverte de toi.

Mais toi, de quoi te souviens-tu ? Et de qui ? Tu ne me connaîtras jamais mais tu fais partie de moi. Je voudrais couper ce lien qui me lie à celle que j'étais. Je vois mon visage dans le reflet du miroir, mais est-ce vraiment moi ou l'ombre de celle que tu aurais été ? C'est à peine si je respire, mes mains que je joins comme une prière se crispent. Je suis ailleurs. Je voudrais être tes yeux pour regarder nos souvenirs, pour voir ce que tu y vois, pour voir de quoi je me souviens, me frayer un chemin vers des moments de bonheur, mais c'est comme un film dont on a effacé des images, coupé le son. Le scénario n'est qu'une page blanche qu'on remplit de non-dits, de mots qui sonnent faux. Tu avais écrit sur un bout de papier trouvé par hasard entre deux feuilles du cahier :

*« Je mourrai jeune, je le sais, je le sens,
on meurt toujours jeune lorsqu'on a peur du temps. »*

Nous avons des souvenirs communs, nous avons fait les mêmes voyages, il y a longtemps, partagé le même chemin, marché dans la même ville ; pourtant, aujourd'hui, je me demande encore qui tu étais.

Je me rappelle peu de toi, je me rappelle peu de nous ; un jour, ma mémoire s'est effacée, je veux croire ces souvenirs qu'on me raconte et qui remontent en lambeaux, mais sont-ils vrais ? Alors j'écris encore et toujours en mélangeant nos deux visages qui se superposent. Ces souvenirs sont la demeure ouverte sur les rues disparues de notre enfance. Qui est qui ? Qui de nous deux est l'autre ?

Je me réveille, toujours le même rêve, toujours le même cauchemar, toujours la même voix dans ma tête.

Comme une folie, je te cherche toi, l'absente. Le temps est long. Un jour, quand tu le voudras, tu viendras vers moi sur ce chemin que tu as quitté il y a trop longtemps.

Je te parlerai d'Elle, je te montrerai cette photo en noir et blanc où nous sommes presque toutes les trois. À moins que ce ne soit toi qui me raconteras comment Elle était quand tu étais enfant. De ce qu'Elle t'a appris pour que je devienne la femme d'aujourd'hui. On se racontera des histoires vraies, des presque semblants car la mémoire se trompe parfois. Je te dirai :

« Tu te souviens de ce repas d'été, de la salade de tomates et du chien et pourquoi je ne mange plus de tomates ? »

Tu me répondras avec ce sourire qui voulait tout dire quand tu devenais muette, lorsque le temps te blessait

« Car le chien t'a mordue ».

Tu me raconteras comment Elle a effacé mes larmes. Nous fermerons les yeux pour mieux se rappeler sa voix, lorsqu'Elle était gaie et qu'Elle chantait des airs d'opéra. Je te promets, je feuilleterai avec toi l'album photo où tu souriais, où Elle te tenait par la main et les secrets d'adolescente que tu lui racontais.

Je ne m'en souviens plus vraiment. Ne me laisse pas dans ce brouillard qui embrume ma vie, qui fait de chaque jour des lendemains sans demain. Reviens et raconte-moi comment c'était avant. J'aimerais que le miroir se brise et que tu reviennes du néant.

*Je suis le voyageur de ma mémoire
du pays lointain de mes souvenirs
je voyage entre la folie et le baroque
entre l'absurde et le réel
je suis mon exil*



• • •

Bilan comptable

• • •

Olivier Schneider

Vois-tu, Colston, parlementaire à Londres en ton temps et mécène des oeuvres de Bristol et d'ailleurs, je ne regrette pas d'avoir vu ta statue déboulonnée ce 7 juin. J'espère qu'on a au moins récupéré les boulons, ils peuvent faire oeuvre utile. Mais toi, si je peux me permettre, quels intérêts et quels clients as-tu servis ? À quel négoce t'es-tu adonné, quelle idée fixe et lucrative as-tu nourrie sous la perruque qui était de rigueur de ton vivant ?

Tu vois, mon cher Colston, je n'ai aucune haine contre toi ni tes confrères négriers, vous qui gonfliez votre fortune en priant, sans doute, qu'aucun naufrage malvenu ne vienne saborder vos juteuses besognes, vos bénéfices plus que douteux. Vous qui déplaciez vos pions sur l'échiquier du commerce de bois d'ébène, image inspirée d'une couleur de peau pour laquelle vous n'aviez que mépris. Je ne te convoque à aucun tribunal ni ne suis l'incarnation de la justice, j'ai juste dans la paume de ma main une petite faculté d'indignation qui doit bien te faire rire là où tu es. La paume de ta main à toi est bien rouge, Edward Colston, je doute que les eaux de l'Atlantique où ta flotte officiait puisse en atténuer la couleur.

C'est aussi de rouge que l'on a badigeonné ta statue.

Ton bilan comptable : des esclaves par dizaines de milliers, convoyés vers les riantes plantations du Nouveau Monde.

Une main d'oeuvre chosifiée, terrorisée, rémunérée uniquement par des coups de trique et des effets de machettes.

Une violence inscrite dans les limites de ton pouvoir, lui-même inscrit dans la violence légale cautionnée par la nouvelle donne du monde.

On a bousculé ta statue qui avait pris racine depuis plus d'un siècle dans la rue qui porte ton nom. Elle sera sans doute rebaptisée. Que veux-tu, rien ne dure. Je redoute la foule quand elle s'enivre du poison sans nuance de la haine et de la vengeance, quand elle se fait canaille qui réclame des têtes, peu importe lesquelles. Mais tout au long du parcours menant ta statue dans la ville jusqu'au plongeon posthume dans les eaux du port fluvial où on t'a balancé sans t'avoir consulté au préalable, ton dernier voyage n'a blessé personne. Pas une goutte de sang n'a été versée. Toi, tu as coulé tête en bas, mais ta statue remue encore, dans les rêves nostalgiques des crânes rasés qui doivent regretter l'âge d'or de l'abjection.

Fin abrupte d'un parcours commencé dans le confort et le rayonnement hautement démocratique du Parlement de Westminster. Tu auras contribué à fabriquer à ton avantage des lois qui à leur tour consacraient la loi du plus fort, du plus brutal. En ligne de mire, la fortune durement gagnée que tu auras partiellement redistribuée à de bonnes oeuvres. Pour apaiser ta conscience, à supposer que tu en aies jamais possédé une ?

La presse de caniveau s'indigne sans surprise de cette déprédation. Pousse les hauts cris. On a osé porter la main sur le combattant d'arrière-garde que tu étais, que tu es post mortem, sur la sentinelle de l'ordre désemparée et jetée à la baille un jour de printemps. Qu'elle étouffe dans son fumier, cette presse scélérate qui a fait son choix entre deux hontes : celle de glorifier l'innommable, celle d'avoir toléré si longtemps ta présence en haut d'un piédestal dont le blanc que j'imagine montre des coulures de sang figées dans les ramifications de ton curieux négoce.

De tes expéditions océaniques, il ne reste qu'une cicatrice fixée par le temps dans une histoire souillée. Te voilà rattrapé par le

contrecoup de ton métier pas très glorieux. Voilà ce que cela amène, parfois, d'avoir divisé le monde en deux catégories suivant la couleur de la peau. Les blancs, nantis d'une supériorité dont on attend toujours les preuves, c'est ce que nous sommes. Et puis il y a l'autre, les autres qui ont eu la mauvaise idée de naître noirs, voués à être bien souvent traités comme des chiens dans la plus grande impunité. Us and them. Nous et ceux qui ne nous ressemblent pas. Que tombent les mains coupées, que la part inférieure de l'humanité succombe dans des proportions hallucinantes.

Tu étais un fils de ton époque, ni plus ni moins, c'est ta justification tardive. Telle est la ligne de défense de tous ceux, d'hier et d'aujourd'hui, qui se cachent dans la brume d'une abomination dont les auteurs sont trop nombreux, espèrent-ils, pour être démasqués.

Tu émergeras de l'Avon, sans doute, pour être installé dans un musée. N'en sors pas, s'il te plaît. Console-toi, à la rigueur, du fait que ta vision du monde perdure. Tu n'es pas resté sans descendance. On peut encore brandir l'un ou l'autre prétexte dès qu'il s'agit de creuser, comme je le dis encore, le fossé entre les uns et les autres, la puissance triomphante et

les visages apeurés,

les corps flagellés,

les offensés et humiliés.

Les nouveaux civilisés à la mode de chez nous.

On a joué encore et encore une pièce dont le succès ne s'est pas démenti. Des rappels à n'en plus finir. Longtemps après ta disparition, dans le grand jeu moderne où il ne faisait pas bon être perdant, un roi barbu sans ressemblance avec le Père Noël vu que sa hotte était pleine d'armes qui ne tiraient pas à blanc, un roi disais-je à peu à peu avancé ses pions, guidé par des éclaireurs. Ses affidés ont adopté la machette comme instrument phallique

de pouvoir, arme redoutable pour appuyer un système qui a fait exploser les dividendes des fortunes belges tandis que, dans les banquets donnés au palais de Laeken, on ne voulait pas voir que les nappes blanches étaient éclaboussées de sang. Et que je te réprime dans le sang une grève des mineurs, et que je te massacre tout le monde avec ardeur, sous ton règne, débonnaire Léopold, les rouages de la terreur étaient bien huilés.

On jouait avec des vies comme avec des dés pipés, un monarque auquel peut-être on cachait le plus déplaisant s'égarait dans un caprice colonial parmi des peuples exotiques qui n'avaient rien demandé à personne. La nuit, la violence et presque toujours l'impunité.

À l'ouest comme au sud, au long des siècles, des bateaux venus de loin ont accosté pour dispenser aux naturels les rudiments des sociétés évoluées ou pour débarquer à coups de botte de pleines cargaisons d'esclaves. Les acteurs de la comédie reposent maintenant six pieds sous une terre saturée d'ossements, dans un paradis où se côtoient les tueurs, les violeurs, les voleurs de diamants, les corps expéditionnaires armés de bonne conscience jusqu'aux dents. Entre les murs de cet Éden de pacotille, on se délecte sans doute des fruits suaves de la nostalgie.

Mais je m'égare. Je reviens à toi, Colston. Tu dors en eau peu profonde à Bristol, Angleterre. Un linceul de vase te couvre partiellement. Tu disparais et c'est bien cela que certains reprochent aux déboulonneurs de statues. Il est indéniable qu'ils condamnent tes agissements négriers, cependant, ils estiment que balancer à l'eau des statues équivaut à balayer sous le tapis les phases les plus nauséuses de notre histoire.

Il me semble au contraire que, depuis le fond des eaux sereines du port, tu es plus visible, plus présent que jamais. Tu as les honneurs de la presse, tu allumes une polémique à laquelle tu ne te serais sûrement pas attendu de ton vivant. On n'a jamais autant entendu parler de toi et de tes pairs, tes collègues. Paradoxalement,

tu t'es caché longtemps dans l'ombre insaisissable de ta statue bien visible. On passait sans te voir comme si ce que tu représentes n'avait jamais existé, ou si peu. Anonymat statuaire. Les monuments et les plaques commémoratives, cependant, ne surgissent pas du néant ni du hasard mais expriment admiration et reconnaissance de hauts faits d'armes. Les yeux de pierre des statues suivent du regard la foule en lui murmurant à l'oreille : Suis mon exemple !

Diras-tu le contraire, Colston ?

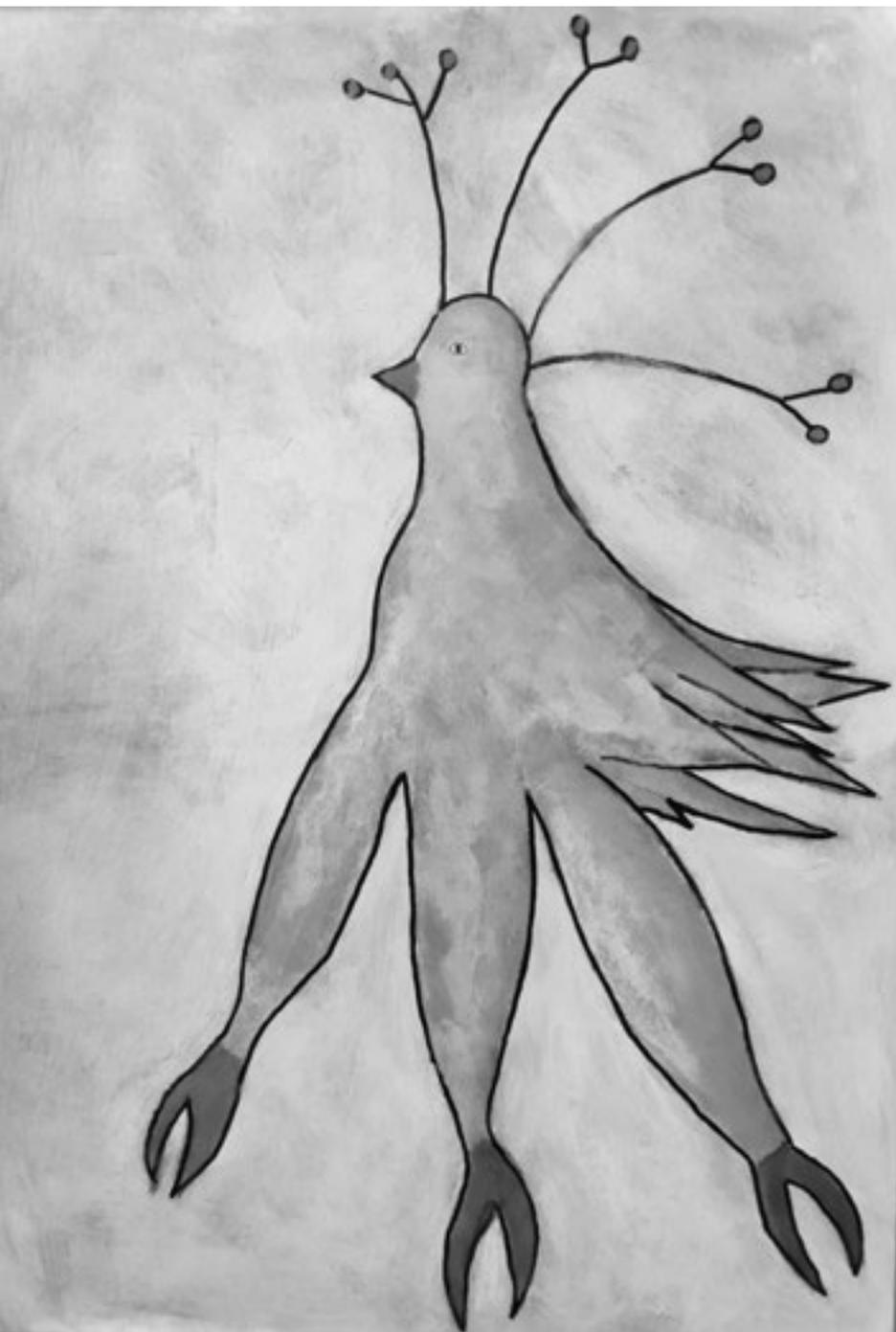
Doit-on vraiment se résoudre à ce mélange d'indifférence et de louanges implicites ou, plus souvent encore, ignorées ?

Que penserait un voyageur qui devrait atterrir à l'aéroport berlinois Herman Goering, aviateur hors pair et second du régime d'un dénommé Hitler, confronté à une statue du Führer dans toute sa gloire ?

On fera valoir, avec mauvaise foi, que dans ces conditions, il n'est plus question de publier des livres ou de projeter en salle de cinéma des films où apparaissent les tyrans les plus sanguinaires, ni même les tueurs à la petite semaine... Que seules les oeuvres « tout public » doivent avoir droit de cité... Ne soyons pas stupides. Il est évident que nous devons continuer à montrer et dire l'histoire, avec des acteurs et des héros de roman maîtrisant l'art du second degré et ne se prenant pas, en tout cas il faut l'espérer, pour les personnages qu'ils incarnent.

Pour éviter la politique de l'autruche d'une part, et l'éloge inacceptable de malfaiteurs d'autre art, le mieux à faire serait sans doute de réécrire les livres d'histoire où l'on trouve souvent des éloges de tyrans, de délirants, de psychopathes. Réécrire aussi ces livres d'histoire en 3D que sont les statues dont je parle, non pas pour faire disparaître « les traces du crime » mais pour éclairer sans complaisance et sans pathos certains épisodes de l'Histoire que d'aucuns veulent nier ou dont ils ont la nostalgie. Déboulonner

des statues ? L'envisager est à mon sens légitime mais le geste, insuffisant. Passer à l'acte frappe les esprits, mais il ne faut pas en rester là comme si le dernier mot de l'histoire était dit, comme si désormais la voie était libre vers le champ bienheureux de l'oubli. Ayons à la main une seringue prête à injecter une piqûre de rappel dans les veines d'un monde où de vieilles pathologies refont surface dans un climat de haine, de rejet, de suprématismes en tous genres. Pourquoi ne pas faire oeuvre de pédagogie en dressant des monuments aux victimes plutôt qu'aux bourreaux, en cultivant l'intelligence et pas seulement l'invective, en construisant des parcours de mémoire ? On verra ainsi, peut-être, émerger un panorama dans lequel les tentatives d'explication de l'Histoire iront de pair avec le refus de voir le retour de la barbarie.



• • •

Voler plus haut

• • •

Texte collectif

Il s'arrêta un bref instant, puis s'accroupit. Mais la voix insista : « Hé toi ! Pourrais-tu m'aider à sauter le pas ? ». Il se retourna subitement, regarda tout autour de lui, dans l'espoir de repérer celui qui l'interpellaient et tenter de partir – qui sait ? – dans une forme d'aventure, dans un autre monde, peut-être. Mais rien, juste les convives qui continuaient à parler distraitement sur cette belle pelouse verte, se passant la boîte en métal de main en main. Déçu, il s'empressa de retourner à ses observations, prenant soin de ne pas être observé. Il approcha alors son visage du sol, furtivement. Et avec ses deux mains, il écarta délicatement les herbes hautes. Là, il était là ! étincelant comme un petit bijou.

Il étincelait sous toutes ses formes ; en un instant, il s'illumina totalement comme une boule d'énergie. Il flottait au-dessus de la pelouse qu'il pouvait voir s'éloigner de lui... Mais comme s'il était dans une autre dimension que celle qu'il connaissait, un autre monde, une planète intergalactique et intersidérale... Tout lui paraissait magnifique, d'une telle beauté qu'il se croyait désincarné de son propre corps, tel un ange. Mais il ne pouvait pas décrire cette sensation qui lui paraissait d'une magnificence extrême, c'était pour lui simplement sublimesime, il ne trouvait pas de termes adéquat pour décrire tant de beauté...

Il était comme dans un rêve éveillé où l'acteur principal d'une scène extraordinaire s'avère être le seul protagoniste d'une histoire qu'en principe, il aurait dû partager avec d'autres contemporains. Mais le hasard a fait qu'il soit là tout seul à sillonner, à survoler les airs, les campagnes, les montagnes, les vallées, les plaines, bref, la nature. Qu'avait-il à envier aux amateurs de montgolfières,

à part la possibilité que ces derniers ont de voler plus haut ? Ce dont il avait besoin, c'était, à juste titre, de se déplacer avec les nouveaux moyens mis à sa disposition, avec les moyens dont il pouvait jouir. Jusqu'à cet instant T.

Il se sentait comme un oiseau léger et libre. Avec sa vue perçante, il apercevait les moindres détails des paysages qui défilaient en dessous de lui. Il constatait les dégâts provoqués par cette démographie galopante qui, pour conserver la course au bien-être, continuait de détruire cette belle planète bleue qui l'avait recueilli. Jusqu'où irait-elle ? Est-ce qu'elle savait qu'elle se détruisait elle-même ? Il était temps d'intervenir et de montrer sa puissance afin de stopper cette monstruosité. Pourquoi ne pas lui envoyer un virus qui stopperait cette course folle ?

Un virus ! Mais il se demanda de quel droit. N'est pas Dieu qui le veut... Bien sûr, il y a eu Sodome et Gomorrhe et des hommes et femmes transformés en statues par une pluie de soufre et de feu, alors, aujourd'hui, pourquoi ne pas les transformer en poussière pour y construire un autre monde ? Un virus ! Et pendant qu'il propageait celui-ci sur les cinq continents, il comprit son erreur... Ce n'est pas en allégeant la Terre de quelques millions de personnes qu'elle irait mieux, les tout-puissants seraient toujours là. Ils feraient de ce virus une nouvelle force pour affaiblir les plus faibles, pour nous asservir davantage et s'enrichir sur nos peurs. Ce virus ne sauverait pas cette terre, elle était gangrenée mais il nous changerait peut-être en bien ou en mal.

Alors non, il changea d'avis. Un virus, ce n'est pas la solution. On voit bien que ça exacerbe les écarts entre riches et pauvres, les frontières, la peur de l'autre. Exit la tendresse. Fini la danse. Même les baisers seront dorénavant volés. Non, pour sauver les Hommes, il leur fallait exactement le contraire. Un truc qui les rapproche. Un truc qui fasse qu'ils aient besoin les uns des autres. Les mettre tous ensemble sur une île déserte ? Non, ils

trouveraient encore à se battre pour chacun en récupérer plus. Non, il leur fallait un projet commun. Un truc où l'union ferait la force. Pourquoi ne pas leur faire construire un énorme truc tous ensemble ? Un truc gigantesque, solide et qui monterait jusqu'au ciel.

Une idée lui vint à l'esprit : cherche d'urgence architecte souhaitant dresser les plans d'un nouveau devenir du monde, peintres pour le revêtir de fresques lumineuses, chroniqueurs pour consigner les étapes de l'aventure. Cette phrase le traversa comme une flamme. Puis il se dit : les candidats seront sans doute nombreux mais il leur faudra mener une bataille contre ceux qui, volontairement ou involontairement, s'emploieront à contrarier ce projet et ce seront alors, peut-être, des croque-morts que l'on devra rechercher désespérément.

C'est bien vrai, les croque-morts ont le sens du détail et de l'habillement, ils savent transformer un macchabée en danseur de cabaret. Et puis, créer un cercueil en fonction des goûts et des couleurs, cela ne revient-il pas à adapter l'habitat aux envies et caprices de ses commanditaires ? Le croque-mort redonne vie, lumière et baume au cœur, tout comme le peintre, l'architecte ou le chroniqueur. Alors, ne faudrait-il pas mieux repenser la mort pour apprécier le goût de la vie ?

... Lettre à ma grand-mère ... Joséphine

Cayetana Carrión

17/09/2105



Ma chère grand-mère Fina,

Aujourd'hui, c'est ton anniversaire et j'ai envie de te faire une surprise.

D'habitude, je t'aurais envoyé un petit V-cteur pour te souhaiter, dès ton réveil, santé, bonheur et tout ce que l'on dit habituellement pour les anniversaires. Je sais que tu préfères les traditionnels e-mails (je n'ai jamais compris comment tu pouvais fonctionner avec cette technologie de l'ancien temps :-/), mais là, j'ai trouvé quelque chose qui est sans doute déjà en train de te surprendre... :-)

Ça m'a pris du temps pour maîtriser, mais tu le vois, j'y suis.

Tu sais, j'ai découvert il y a quelques jours que maman cachait un objet au fond de son armoire à vêtements. Elle m'avait demandé de lui prendre une de ses robes de soirée, tu vois, la rouge quantique avec ses reflets lumineux dorés. Comme je ne trouvais pas le trydactilie, je fermai l'armoire. J'entendis alors un bruit étrange, comme un grincement provenant du fond du placard.

Étonnée, je passai ma main sur le senseur pour ouvrir à nouveau les portes. Le grincement se fit entendre encore une fois mais je ne voyais rien, juste une rangée de vêtements multicolores et lumineux en suspension. Je cherchai à nouveau le trydactilie, mais rien. J'écartai les vêtements avec mes mains, fouillai au fond de l'armoire. Tant pis pour les rougeurs aux mains ! Tant pis pour l'urticaire ! Je voulais juste savoir ce que c'était, ce bruit. J'avais une bien drôle de sensation car jamais je n'avais ressenti cette

énergie, cette envie dont tu me parlais tant quand j'étais petite : la curiosité. Tu te rappelles ? Tout est tellement prévu à l'avance, ici, qu'il est impossible d'imaginer la surprise, l'étonnement ou la curiosité. Personne n'a jamais envie de savoir, d'explorer, car la peur de la contamination est plus forte que tout. Tu me le disais souvent et je ne comprenais pas pourquoi ça te tracassait autant ni même pourquoi ça t'attristait. Je n'avais jamais compris ce que tu voulais dire. Mais maintenant, je crois que je sais. Et c'est un petit peu au prix de la douleur...

Lorsque j'ai frôlé la chose, j'ai été tellement surprise que j'ai retiré tout de suite ma main, au point de perdre presque la lévitation et de me retrouver par terre. Pas de soucis, je n'avais pas touché le sol avec mes pieds. Par contre, ma main était un peu rouge, mais pas encore irritée.

Sachant maintenant à quels risques – bien moins graves que ce que je pensais – je m'exposais, je retentai l'expérience – craignant tout de même le pire ! – pour y extirper le curieux objet. Je sentais bien que la chose était plutôt solide, sa texture étrange, rugueusement lisse, un peu chaude, mais pas vraiment. En tous les cas, ça ne ressemblait pas aux textures métalliques, électriques et quantiques dont nous sommes entourés ici. Je n'avais jamais rien touché de tel. En fait, je n'ai jamais rien touché du tout.

Ça me brûlait un peu. Je sentais que ma main était hypersensible et que j'allais sans doute la retrouver rouge et couverte d'urticaire, mais ma curiosité était plus forte que l'interdiction et le risque de tomber malade. L'objet ne me semblait pas bien grand, mais il me paraissait plutôt lourd, sûrement parce que je n'ai pas l'habitude de porter quoi que ce soit...

J'eus un moment de réflexion. Pourquoi était-il caché dans son armoire à vêtements ? Ça devait être quelque chose de très spécial dont maman ne voulait pas se séparer, qu'elle ne voulait pas dévoiler, et c'est pour cela qu'elle l'avait caché là. :-o

La chose avait la forme d'un parallélépipède rectangle de plus ou moins 30x30 cm et ne lévissait pas. Elle était tombée au sol, au moment où je l'avais lâchée, croyant qu'elle allait rester suspendue comme tout le reste. Elle avait la couleur des arbres anciens (tu te rappelles que tu m'avais emmenée voir les bulles botaniques quand j'étais petite ?). Et surtout, il y avait cette longue tige qui en sortait et qui poussait à vue d'œil, faisant le bruit du grincement qui avait attiré mon attention.

Intriguée, j'ai frôlé la tige de mes deux doigts. C'était étrange et ça ne faisait pas mal. C'était même très doux, avec ces petites excroissances vertes toutes plates qui poussaient, poussaient...

Lorsque j'ouvris le coffre (car il s'agissait bien d'un coffre... et j'avais si peur !), je découvris un petit carré blanc au milieu d'un emmêlement de tubes blanchâtres (j'ai compris après que c'étaient des racines). Je m'en saisis en faisant attention de ne pas frôler les parois du coffre. Je ne connaissais pas cette texture, mais je soupçonnais que ce que je tenais entre mes mains était du papier (j'en avais vu dans les cyclopédias). Je le dépliai délicatement (ça faisait un chuintement délicat que je n'avais jamais entendu) et je découvris la lettre de Céline, ta grand-mère. J'étais bouleversée, au point que des petites gouttes coulèrent sur mes joues. Ça ne m'était jamais arrivé ! Et ça goûtait le sel ! et ça me serrait le cœur.

Je l'ai lue et relue. La lettre était comme un rêve, un retour à un passé totalement inconnu pour moi mais qui, je le sentais, aurait pu avoir lieu. Mais il n'a pas eu la chance d'exister.

Il paraît qu'autrefois, notre ciel avait été bleu et clair... aujourd'hui, il est rubicond, sombre et toxique. Rien ne pousse, juste des milliers d'immeubles en scandium et lanthane inoxydable, que seule une minuscule archée métallophile menace de destruction. Alors, il nous faut faire attention à tout ce qui nous entoure. Nous sommes condamnés à être vigilants, tout le temps et dès notre plus jeune âge. Du coup, j'ignore ce qu'est l'insouciance. Je n'arrive pas à croire que, dans les temps anciens, on ne portait pas de Ksk-

ResΠ, qu'on ne faisait pas encore l'élevage de tardigrades et que la lévitation était une affaire de magiciens fous. Mais j'aurais tant aimé connaître les chiens et les chats, voir des mouches, des ours, des oiseaux ! J'aurais tant aimé courir et sentir la terre !

J'ai compris que l'héritage que toute une génération m'adressait était contenu dans cette petite plante, vestige d'un passé lointain que, je pense, tu as eu la chance de connaître. Je ne sais pas ce que c'est que le toucher... je le découvre seulement maintenant ! Ni ce que sont la terre ou les arbres. Je les ai vus dans des Ingenium et des Digilor, mais au fond je ne sais pas ce qui est vrai dans ce qu'on nous montre.

Je voulais que tu saches que cette lettre qui m'a été adressée est la tienne aussi. Tu la reçois à travers la mienne que j'écris avec cette petite baguette en bois à pointe grise que j'ai trouvée au fond du coffre... il m'a fallu du temps pour la maîtriser. Mais j'y suis. Le papier est exactement celui que Céline avait utilisé dans sa lettre, que je continue ici avec la mienne. Tu vois, ça change des e-mails et des V-cteurs... :-) On peut les chérir, les toucher, les conserver et s'assurer qu'ils peuvent passer de main en main.

Dès que je serai autorisée, je t'emmènerai la petite plante pour que tu m'apprennes à la soigner. Qui sait, peut-être qu'elle deviendra un bel arbre, le premier de notre ère ! Et qu'un jour, un peu de vraie vie reviendra sur cette terre rougie par les gaz toxiques.

Voilà, chère grand-mère Fina. J'espère que le cadeau t'a surpris et qu'il t'a plu. Ma main fatigue et il est temps que je m'arrête car j'ai pas mal d'urticaire sur la peau. Mais ça va passer.

Manuela



• • • Le temps, c'est de l'argent • • •

Charline Rack

33 ans après la crise. Rose enseigne à son fils, Cactus, un cours d'histoire, de philosophie, d'humanité ou d'amour.

Rose – « L'Homo Sapiens a inventé l'élevage. D'une pierre, trois coups : il gagnait du temps, il arrêta de courir partout et il s'assurait d'avoir toujours un truc à se mettre sous la dent. »

Cactus – « Comment ça, il gagnait du temps ? »

Rose – « On a longtemps pensé qu'on gagnait du temps à le rendre vide, si tu veux. C'est vraiment cette économie du chiffre qui a alimenté l'Humanité durant de longs siècles. Jusqu'aux supermarchés pour gagner du temps et dépenser moins. Des engrais pour faire pousser les plantes en moins de temps et en avoir plus. Des avions pour mettre moins longtemps à aller plus loin. »

Cactus – « Je ne comprends pas, Maman : du temps riche, c'est du temps rempli. »

Rose – « C'était une autre époque, mon grand. Il fallait faire les choses vite, pour en faire plus, en moins de temps... Et bizarrement, une fois qu'ils ont atteint la vitesse maximale à coup d'engrais, d'hormones et de pétrole, ils n'ont pas trop su quoi faire de ce temps libéré. Alors, ils ont inventé de nouvelles choses pour remplir : convertir les minutes en décompte d'interactions virtuelles sur les réseaux sociaux ; transformer les heures en visionnage de séries télévisées. On pense maintenant qu'ils étaient malades. »

Cactus – « Comment ça, malades ? »

Rose – « Une drôle de maladie, une forme de tristesse, mon Cactus. Comme si les Hommes ne savaient plus trop ce qu'ils faisaient là. Les historiens disent qu'ils étaient déconnectés de la matière, de la réalité, de la vie. Ils en étaient arrivés à se nourrir de choses toxiques, à polluer l'air, l'eau, et tout ce qui est vital. Maintenant, on se dit qu'ils faisaient ça pour réduire un peu leur longue tristesse. »

Cactus – « Et comment a-t-on guéri de ça ? »

Rose – « En faisant exactement le contraire, mon grand, au sortir de la crise. En reconnectant l'Humain au temps et à la réalité. Enfin, en vrai, l'être humain n'a pas entièrement eu le choix, la réalité s'est aussi imposée à lui : comme la nature a horreur du vide, elle avait repris ses droits en ville au fil des mois de confinement. »

Cactus – « Ah oui, Papa m'a raconté. C'est à cette époque-là que poules, lapins, chats, chiens, souris, rats, renards, sangliers et humains ont appris à cohabiter. Et c'est aussi à partir de là que les animaux ont eu des droits et que l'Homme a arrêté de les "posséder", c'est ça ? »

Rose – « Exactement, mon doux piquant »

Cactus – « Oui, je vois. D'un côté, c'est bien. Mais d'un autre, c'est à cause de tout ça que Minouche est parti. Il me manque, moi. »

Rose – « Je sais. Il faut respecter ses besoins de chat qui ne correspondent pas toujours à nos besoins humains. S'il est parti ailleurs, c'est qu'il est mieux ainsi. L'amour, c'est aussi ça, vouloir le bonheur de l'autre, et même avant le sien. »

Cactus – « Alors, ça veut dire que Minouche ne m'aime pas ? »

Rose – « Non, Cactus. Ça veut dire que Minouche est un chat avec des besoins et envies différents des nôtres. »

Cactus reste pensif.

Rose – « Tu veux qu'on sorte en rue rencontrer les animaux, et voir si on peut trouver à s'associer à l'un d'entre eux ? »

Cactus – « Oui, Maman. »



• • •

Corona circus

• • •

Texte collectif

Un monstre est en train de nous détruire. Comment une si petite chose peut-elle faire tant de dégâts. À cause d'elle, tout a été stoppé, notre vie a été mis sur pause. Nous sommes prisonniers de cette chose. Tout est entrepris pour la combattre, mais le monde actuel n'en sortira pas vainqueur. Tous se sont associés, politiques, médecins, chercheurs... trouveront-ils une solution ? Notre façon de vivre disparaît petit à petit, c'est un déchirement. On entend partout : Que sera le monde d'après ? Beaucoup ont pris conscience que, pour survivre, nous ne pouvons plus penser « je » mais absolument « nous », c'est ainsi que nous vaincrons le monstre et construirons un nouveau monde. Le soleil continuera encore longtemps à nous réchauffer et à nous éclairer, tout est encore possible.

Je ne me présente plus, vous avez appris à me connaître comme j'ai appris à vous envahir. Je circule par des canaux invisibles, silencieux comme une boule de billard dans sa course sournoise. Je voyage dans une bulle huileuse, je viens m'arrimer à vos cellules et, dopé de vos protéines, je me multiplie tant et plus. Je désarme vos défenses immunitaires, je les mets hors-jeu comme on fait tomber de simples quilles. Puisque vous me décrivez comme porteur d'une couronne, craignez mon règne, soyez pour vous défendre des sujets récalcitrants, des ennemis à ma hauteur. Lorsque je finirai par admettre ma défaite, moi, le virus qui vous aura ôté la prétention d'être tout-puissants, je laisserai derrière moi des cimetières surpeuplés et la poussière de votre arrogance.

Ne te crois pas si fort. Tu ne sais pas à qui tu as affaire !!! On en a gagné des batailles et même des guerres autres que toi. Nous

avons l'imagination pour nous, rappelle-toi le joueur de flûte. Ne nous confonds pas avec l'État. Nous avons anticipé et créé nos masques dans des tissus multicolores pleins de vie. Une armée de résistants a avancé pas à pas dans les hôpitaux et t'a traqué sans répit. Des héros y ont laissé leur vie, pas leur âme. S'il y a des dissidents dans nos rangs, ils ne remporteront pas avec toi ce combat. On te traque, crois-moi. Tu rentreras dans le dictionnaire comme un mauvais souvenir. Profite de cet instant mais ne crie pas victoire. On te fera mordre la poussière des cimetières où reposent nos guerriers valeureux.

*Nous la gagnerons, cette guerre, masques colorés, ou pas... Avec fierté, courage, dignité et persévérance et sans crainte aucune, nous avancerons tous côte à côte. Notre armée avancera dans ce combat acharné, mais elle ne pliera pas, et toutes ses peurs seront vaincues et anéanties. Ce monde réapparaîtra, celui que nous avons tant rêvé et tant espéré, et il n'en deviendra que meilleur... Allons-y main dans la main, tenons-nous tous soudés, et toujours groupés, l'union fait la force !
Avançons pas à pas...*

Avançons et, oui, transformons cette épreuve en un premier pas vers l'autre monde. J'ai envie de crier au virus ce proverbe mexicain : « Tu as essayé de nous enterrer. Tu ne savais pas que nous étions des graines ! ». Maintenant, poussons. Poussons d'une croissance plus belle que celle que nous propose l'économie. Grandissons en nous mêlant dans un tout uni. Et offrons à notre terre des futurs printemps toujours plus verts, plus fleuris et plus baignés de chants d'oiseau.

Soudain, je sentis quelque chose sur mon dos. Quelque chose qui semblait grandir, pousser au niveau de mes épaules. Je retournai péniblement ma tête vers mon dos – c'était difficile car avec le temps, j'avais perdu de ma souplesse – et j'aperçus deux petits moignons qui ne tardèrent pas à se transformer en ailes. Et ce

que je croyais être le ciel devint un immense espace d'une fraîche transparence où poussaient des graines et puis des arbres et puis leurs fruits qui tombaient sur notre ciel devenu terre. Quant à moi, enfin libre, je volais !

J'allais enfin pouvoir rendre à l'humanité ce qui lui avait été retiré il y a de ça tant d'années. L'être humain, aveuglé par son désir de souveraineté sur le monde, en avait oublié d'où il venait. Avec ses yeux plus gros que le ventre, il avait dévoré la terre qui le supportait, ne laissant à mère nature d'autre choix que d'utiliser son dernier souffle pour tout inverser. La nature regardait désormais depuis là-haut l'humanité s'étouffer avec ses propres péchés. Mais maintenant que je pouvais voler, tout allait changer !

Eh oui ! On peut le dire, rien ne sera plus comme avant, car, avec le contrôle de l'espace et des airs, la capacité de survoler la nature à volonté, je ne vois pas comment on pourrait revenir aux temps anciens et aux anciens moyens de maîtrise de l'univers, de sauvegarde et de respect de mère nature. Comme on dit, tout est bien qui finit bien. Si tant est que l'on ait vraiment atteint le summum.



• • •

Pipi de chat

• • •

Charline Rack

Cactus – « Moi, je sens que ça va être une belle rencontre. Maman, tu crois qu'on peut partager ce moment avec d'autres gens ? »

Rose – « Oui, c'est une bonne idée. Attends, je regarde sur l'appareil. On peut faire un détour pour prendre avec nous Étoile, rue Bleue, et Amadou, rue des Merveilles. »

Maman m'a pris la main et nous sommes sortis. Nous sommes d'abord passés chercher Étoile. À première vue, elle a environ 5 ans. Elle nous attend devant sa maison avec un sourire qui fait le tour de sa tête. Elle tient dans sa main un cahier et une trousse remplie de crayons de couleur. Ensuite, Amadou. Je pense qu'il a autour de 60 ans. « Bonjour, je me présente : Amadou Tanz », passé cette phrase, il s'est mis à râler à demi-mot. Il semble que nous étions en retard par rapport au temps annoncé. Un réflexe de génération : avant la crise, les choses étaient comptées précisément, avec des histoires de secondes, de minutes ou d'heures. Pourtant, en voyant Étoile, le cahier et la trousse de crayon de couleur, il retourne dans sa maison et récupère à son tour un carnet et des stylos. J'ai presque envie de demander à Maman de repasser à la maison pour nous chercher des feuilles et des feutres. Puis non, on fera avec du papier d'Étoile et de l'encre d'Amadou. La main gauche d'Étoile tient son matériel, de l'autre côté, elle tient Maman, qui elle-même me tient, et moi je tiens Amadou qui tient lui-même son matériel de sa main droite.

Elle parle beaucoup, Étoile. Elle pose des questions sur tout, comme si elle devait comprendre le monde entier aujourd'hui, là, avant qu'il ne fasse nuit. Amadou se tait, il est contemplatif.

Moi, je pense et j'observe ce que je raconte là. Et Maman, je ne sais pas trop ce qu'il se passe dans sa tête. Elle sourit. Je pense vraiment que Maman est heureuse. Je crois qu'elle est encore plus englobée entre cette Étoile filante et cet Amadou flottant.

Étoile – « Pourquoi est-ce qu'il n'y a aucun nuage dans le ciel aujourd'hui ? »

Je tente de me souvenir de cette histoire d'eau, de ciel, de masse d'air, de chaud, de froid, de pression, de vapeur, Cirrus, Cumulus, Stratocumulus, Stratus, Cumulonimbus...

Amadou – « Parce qu'il fait beau. »

Étoile est parfaitement contentée par cette réponse.

Étoile – « Une fois, j'ai vu un nuage en forme de loup... Il était de quelle couleur, le chat Minouche ? »

Cactus – « Il est blanc avec un tout petit peu de noir sur le bout de la queue. »

Étoile – « Et là, on doit en trouver un qui lui ressemble ? »

Cactus – « Non, si ça se trouve, on ne prendra même pas un chat. On dit que ce sont les animaux qui nous choisissent. Eux savent mieux que nous. »

Étoile – « D'accord. Et est-ce qu'on peut passer par le chemin vert pour prendre des fraises et des myrtilles ? »

Amadou – « Avant, on ne mangeait pas de fruits en pleine rue, et je pense sérieusement que la quantité de pipi de chat ingérée s'en trouvait limitée. »

Comme si les pesticides et conservateurs qu'il avait ingurgités avant la crise étaient plus sains que du pipi de chat. Le regard d'Étoile indique qu'elle ne voit pas le rapport entre les fraises, les myrtilles et le pipi de chat. On emprunte le chemin vert. Étoile excelle dans la recherche de fruits rouges. En l'espace de dix minutes, elle en tient plein sa jupe, et même deux pommes et un kiwi. On s'assoit, on savoure sa récolte.

Amadou – « La fraise, c'est mon fruit préféré. C'est peut-être ce qui m'a le plus manqué durant cette satanée crise. »

Étoile, qui ne sait pas encore – « Pourtant Amadou, il y a des chemins verts partout. »

Amadou hésite, puis il se tait. Il remercie Étoile. Pipi de chat ou pas, il mange la moitié des fraises à lui seul.

Une fois la fine équipe rassasiée, nous repartons en direction du parc.

• • •
**Votre petite-fille
d'un autre monde**
• • •

Nectaria Kasimakis

Chère Grand-Mère,

J'ai reçu et lu ta lettre avec énormément de gratitude et plein de bonheur en découvrant plein de choses par rapport à ta vie que j'avais un peu oubliée à ce jour...

J'aimerais de mon côté te décrire un peu ma propre vie. Et effectivement, nous ne vivons pas dans le même monde.

Mon monde à moi, par rapport au tien, Grand-Mère, qui m'avait l'air plus paisible et plus serein, je ne sais pas si c'est par rapport à ton grand âge, qui a fait une telle évolution, mais je suis née avec un GSM en main, de ton côté, tout cela n'existait pas !

J'aurais beaucoup aimé être téléportée à côté de toi, à chaque fois que je pensais à toi, ma chère Grand-Mère !

La téléportation est pratiquée de nos jours, et quand je veux aller voir maman, ta fille, en pensant à elle, je peux directement et instantanément être à ses côtés, rien qu'avec la pensée, ce qui est un exploit qui n'existait pas à ton époque.

J'ai également pu voyager dans d'innombrables pays dans le monde et surtout rejoindre une amie qui habite au Canada et une autre en Chine, en un tour de main ! J'ai pu par téléportation également, passer un moment avec elles, l'une après l'autre, autour d'un verre et d'un bon gâteau. La téléportation est une technique qui vient d'être inventée, et je l'utilise au quotidien car elle me fait beaucoup de bien.

Chère Grand-Mère, si tu me voyais et voyais mon monde qui fonctionne à du 1000 à l'heure, qui est complètement différent du tien, tu ne le croirais pas.

Maintenant, nous n'allons plus chez le médecin quand nous avons un petit problème médical ! Il vient d'une certaine façon à nous. Je t'explique : on est soigné via écran interposé ! On prend rendez-vous via notre ordinateur électroniquement, et le rendez-vous est très rapide. Le médecin n'est plus comme ton docteur de village chez qui tu allais à l'époque. Le médecin est un robot qu'on voit dans notre ordinateur, ce robot connaît toutes les maladies du diagnostic médical systems, et il sait directement faire son diagnostic en quelques instants.

Je pense que tu en tomberais des nues Grand-Mère, car les robots prennent la place de l'humain, actuellement !

Nous pouvons également commander un repas par téléphone, et le repas est livré chez nous à la minute, avec un drone qui est un appareil volant qui connaît toutes les adresses postales et effectue des trajets quotidiens, rien que pour livrer des repas à domicile.

Nous n'avons plus les terrains agricoles comme ceux que tu avais avec Papy, tes légumes divers, tes fruits rouges que j'adorais, tes tomates, etc., quand j'étais à tes côtés. Tout cela n'existe plus, maintenant, c'est fait de manière électronique. Des usines ont pris la place des terrains agricoles, et ce que nous mangeons ne pousse plus sur la terre, ce sont des robots qui les cultivent, d'une certaine façon, les fruits, les légumes et toute autre plantation que nous mangeons... Nous avons totalement banni toutes sortes de viande dans notre alimentation, car il n'y a plus assez de viande sur notre planète pour nourrir toute la population. Cette population s'est décuplée : nous sommes actuellement, sur Terre, 13 milliards d'habitants, ce qui est énorme par rapport à ton époque, Grand-Mère !

La beauté des plantations existe toujours, mais sous forme de parcs et de très jolis jardins très structurés, et très bien entretenus, qui nous servent d'échappatoire pour pouvoir nous y promener et nous mettre en mouvement, pour qu'on puisse un peu se régénérer en temps qu'humain.

Nous avons gardé et créé plus d'espaces verts, car il en manque énormément actuellement, rien à voir avec ton époque, Grand-Mère.

Chère Grand-Mère, je crois que Papy, lui, ne pourrait même pas vivre ici, sur cette Terre que nous avons d'une certaine façon fabriquée à notre convenance.

Mais il y a toujours des personnes qui critiquent ce système qui évolue très très vite.

Aujourd'hui, tout le monde a un GSM ainsi qu'une tablette, les livres n'existent plus, l'énorme bibliothèque qu'avait Grand-Père dans son salon, tout ça est révolu. Tous tes livres, Grand-Mère, ont été mis sur une et seule tablette, on peut tous les avoir sur un seul appareil électronique et les lire où on veut, quand on veut. Quant au papier, il disparaît peu à peu de notre civilisation. Oui, il y en a toujours, mais très très peu.

Nous prenons bien soin de la nature, et couper les arbres est interdit de nos jours car ils se font très rares ! Et ils sont classés d'une certaine façon dans une sorte de « protection de l'environnement » car nous considérons tous qu'ils sont indispensables à la survie de l'espèce humaine. Plus d'arbres serait égal à une sorte d'extinction de l'espèce humaine et surtout de la planète Terre tout entière.

Grand-Mère, tu ne seras plus de ce monde quand je rédigerai toute ma lettre, mais je pense fort et beaucoup à toi, car j'ai quand même vécu des sublimes moments avec toi et mon Papy chéri. Tous ces souvenirs dans ton village resteront gravés à jamais dans ma mémoire.

Je préfère que tu ne sois pas là, dans ce monde actuel, car tu ne l'aurais peut-être pas aimé ? Et pas compris ? Toute cette évolution, évidemment, je ne peux pas répondre à ta place car je n'y suis pas, ma Grand-Mère bien aimée, mais bon, chacun son époque, n'est-ce pas ?

Voilà ! J'ai été très longue, mais deux phrases n'auraient pas suffi pour que je te décrive mon monde à moi, avec mes propres yeux d'aujourd'hui et surtout avec mes ressentis personnels.

Je suis évidemment très triste, et déçue d'un autre côté, de ne pas te savoir à côté de moi pour que nous puissions partager ton fameux gâteau au chocolat, fait avec tes mains d'or ainsi que tout ce qu'on vivait ensemble... Mais la vie est ainsi faite : la mort, personne n'y échappera !

Comme tu disais souvent : on sait bien quand on naît, mais personne ne connaît la date de sa propre mort.

Je terminerai cette lettre en gratifiant la vie de m'avoir permis de te connaître, ne fût-ce qu'un peu, ainsi que mon grand-père, et d'avoir eu cette possibilité de vivre avec toi de sublimes péripéties et des souvenirs qui resteront ancrés en moi.

Chère Grand-Mère, tu étais d'une certaine façon ma Grand-Mère préférée. Je ne te l'ai jamais dit, mais il me fallait le préciser dans cette lettre, les bons moments ne s'oublient jamais, ils restent gravés, pas que dans la tête, mais également au fond du cœur.

Ta petite-fille d'une autre époque, l'époque où l'évolution a pris toute la place.

Aujourd'hui, plus de réunions familiales comme avant, Grand-Mère. Aujourd'hui, la Robotique et la Domotique ont pris toute la place et notre espace vital. Mais c'est notre monde actuel, et nous y vivons bien...

Merci, Grand-Mère et mon Papy Chéri. Je ne vous oublierai jamais.

Votre petite-fille d'un autre monde.

• • • **Dessine-moi un renard** • • •

Charline Rack

Nous arrivons au Parc Hubert Reeves que je sais être particulièrement adéquat pour notre tentative d'association animalière. Je fais un signe à Amadou, selon un pacte tacite entre nous deux pour garder à l'œil les enfants une fois entrés dans cette zone sauvage. Nous croisons d'abord une famille de lapins. Un chat parfaitement organisé, le corps exposé au soleil, la tête à l'ombre. Un autre en plein exercice de chasse. Un chien qui promène son humain. Et là-bas, au loin, une silhouette de renard. Il semble fatigué, malade ou blessé. Mais c'est un renard. J'imaginai plus une association à un chat, à un lapin ou encore à un chien. Un renard, je ne sais pas. Je ne sais même pas si les renards font partie de la charte de protection à laquelle l'humanité adhère. Puis peut-être qu'il nous mordra. Et comment réagira-t-il par rapport aux chats et aux lapins du jardin ? Je me demande si les enfants ont vu. Et j'essaie, dans une ultime tentative de non-adoption de renard, d'orienter la trajectoire un peu sur la gauche, et d'extraire l'animal orange de notre champ de vision.

Cactus – « Oh maman, regarde un renard ! »

Damn it !

Rose – « Oui Cactus, ne t'approche pas trop, il est peut-être sauvage. »

Étoile – « Il a l'air doux. »

Cactus – « Oh maman, apprivoisons-le comme dans le livre ! "Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais

si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde..." »

Je me vois encore lire et relire ces lignes à Cactus. Mais ce n'était qu'un livre. Est-ce que Saint-Exupéry a réellement eu un jour à apprivoiser un renard ? A-t-il seulement approché une telle bête à moins de dix mètres ? Enfin, quand bien même ça serait le cas, un renard qui parle, ce n'est pas pareil. Aurais-je donc peur de cet animal simplement parce qu'il ne parle pas ? Oui. Je me rends compte que si j'étais certaine que la bête sache m'expliquer ses peurs et ses souhaits, je me sentirais rassurée. J'aimerais précisément qu'elle sache me dire "Oui, approchez, j'ai besoin de vous" ou "Si vous faites encore un pas, je vous mords et vous avale tous les quatre tout crus". Remarque, peut-être qu'elle se dit précisément la même chose. Peut-être qu'elle voudrait simplement qu'on lui explique ce qu'on fait là ? Qu'on a perdu la trace de Minouche depuis plusieurs semaines, qu'on s'est associés à Étoile et Amadou pour partager ce beau moment de rencontre, et qu'on cherche une connexion avec un nouvel animal ? Enfin, qu'on cherche une connexion, mais pas précisément avec elle, parce qu'elle ne parle pas et que ses dents sont plus tranchantes que celles d'un lapin ou d'un chat...

Rose – « Oui, asseyons-nous à quelques mètres. »

Nous sommes restés assis à deux ou trois mètres de cette belle renarde. Un moment étrange fait de silence et de regards. Même Étoile n'a pas dit un mot. Je pense que ça a duré plusieurs heures. On a eu le temps de dessiner la renarde plusieurs fois, de devant, sur le côté, de derrière. Elle a pris le temps de regarder chacun de nous quatre dans les yeux. C'était perturbant, comme si elle pouvait voir l'intérieur de nos cœurs. Elle s'est finalement levée et s'est approchée de nous. Elle nous a sentis en ultime moyen de reconnaissance. Elle était blessée à la patte arrière. Cactus l'a

caressée sur la tête, entre ses deux belles oreilles pointues. Elle nous a suivis et elle est finalement venue vivre avec nous.

• • • La revanche de la chèvre • • •

Jean-René Mpassy

Ayant bâti son empire loin de sa contrée d'origine, Zala Taba de Mansiédi réfléchissait dans son lit sur la façon d'améliorer le programme d'éducation qu'il a mis en place pour les générations montantes de son clan. Après une journée de travail champêtre en compagnie de femme et enfants, notre patriarche s'est mis au lit mais ne parvenait pas à fermer l'œil.

Pourquoi a-t-il quitté son village de Mansiédi près de Kinkala pour s'installer dans cette vaste étendue de terre fertile que lui a vendue son ami Mayinga vers la fin du XVIII^e siècle ? Était-ce par pur caprice, par entêtement aveugle ou au contraire se sentait-il investi d'une véritable mission sociale visant à garantir une vie meilleure à sa descendance ? L'avenir nous le dira.

Mais pour l'instant, il réfléchissait, il était préoccupé surtout par le sujet de discussion qu'il devait introduire à la tombée de la nuit comme il en avait l'habitude. Un soir par semaine, Zala Taba rassemblait tous les enfants et les jeunes du village à qui il donnait des enseignements de la sagesse kongo. Le but visé n'était pas de faire de ces enfants des êtres réalisés ou éveillés, mais plutôt d'éveiller leur conscience et leur permettre de mieux comprendre le monde.

Ces enseignements se présentaient sous forme de contes de la forêt et de la savane, de proverbes ou de paraboles, etc. Pour se faire comprendre, il prenait plaisir à répondre à toutes les questions qu'on lui posait à la fin de ses récits.

Ce jour-là, le « mbongi » était plein à craquer. C'était une sorte de salle de rencontre, une maison des sages, située au cœur du village de Mutanga. Le patriarche était un conteur expérimenté : il



avait une voix souple, précise et nuancée pour épouser les reflets du conte et stimuler l'écoute des villageois.

Après les formalités d'usage, Zala Taba prit la parole :

« Un beau jour, le léopard quitta sa forêt et se rendit dans un village lointain où il tomba amoureux d'une superbe chèvre. Il l'épousa et l'emmena chez lui. Cette nouvelle insolite se répandit dans toute la région comme une trainée de poudre. Tous les animaux fêtèrent ce grand événement.

Un léopard a épousé une chèvre ! Quelle histoire ! entendait-on partout dans la forêt.

Cependant, le léopard, qui seul savait pourquoi ce choix, répétait à tout venant qu'il était éperdument amoureux de la chèvre et que personne ni rien au monde ne lui ferait changer d'avis.

Parmi tous les mécontents qui se nourrissaient de ragots et de médisance, seule l'hyène était profondément choquée par cette situation inédite. Il réfléchissait en ces termes : bien que je sois toujours considérée comme une lâche, je vais montrer à tout le monde de quoi je suis capable. Je ferai regretter à cette chèvre venue de loin d'avoir enfreint les lois de notre forêt.

En effet, dès le lendemain, l'hyène se rendit chez le léopard à la tombée de la nuit et lui tint ce langage :

— Majesté léopard, tout le monde reconnaît que tu es le plus respectueux et le plus intelligent de toute la forêt. Mais ton épouse n'est pas à la hauteur de ta grandeur. Tu es devenu la risée de toute la forêt parce que la femme que tu as épousée est une sorte d'individu sot et hypocrite. On dit même qu'elle est incapable de regarder ses prochains dans les yeux. Avec cette chèvre, tu te laisses traîner dans la boue, et tu perds ton autorité. Dévorons-la sans attendre et je te ramènerai une épouse digne de ton rang.

— Jamais de la vie ! Il est hors de question que je dévore ma femme. Je l'aime plus que tout au monde et rien ni personne ne me fera changer d'avis. Et j'ordonne que tes propos irrespectueux s'arrêtent là !

Et l'hyène, la queue entre les pattes, s'en alla toute honteuse.

Mais cette hideuse mégère, connue pour ses agissements malveillants, ne s'avoua pas vaincue et se promit de revenir à la charge.

En effet, la nuit suivante, l'hyène revint chez le léopard en courant très vite, à grandes enjambées :

— Ah ah ! Majesté ! As-tu entendu ce que j'ai entendu ?

— Quoi donc ? demanda le léopard d'un air méfiant.

— Eh bien, je viens d'apprendre que, lorsque l'eau de pluie touche la peau des chèvres, elles sont infectées d'une maladie honteuse qu'on appelle la gale et qui fait tomber tous leurs poils sur tout le corps jusqu'aux pattes. C'est une sorte de lèpre qui tanne la peau des chèvres jusqu'à la chair rouge. Mais le plus grave, Majesté, c'est que cette horrible maladie s'attaque aussi à leur époux en leur infligeant des souffrances insupportables. Te vois-tu, Majesté, sans cils, sans pelage et sans ta superbe queue, avec la peau tannée comme un poulet plumé et des mouches partout ?

— Ah non ! s'écria le léopard, visiblement effrayé par la perspective d'une fin aussi atroce. Eh bien, ma chère amie, dit le léopard, tu m'as vraiment sauvé la vie. En y réfléchissant, je vois que celle-là n'est vraiment pas ma femme. Il faut absolument la dévorer au plus tard à la tombée de la nuit.

L'hyène soupira de joie et s'en alla. Évidemment, la chèvre n'était au courant de rien. En rentrant chez elle après une journée de dur labeur, une vieille femme l'aborda et lui dit :

— Fais très attention à toi, parce que l'hyène qui se rend chez toi ces derniers temps, et que tu honores, veut en réalité ta peau. Ce matin, elle a réussi à convaincre ton mari de te dévorer. Ne va pas à la maison car ils sont là et t'attendent pour t'écorcher vive et te dévorer. Viens avec moi, je vais te proposer une recette de mes ancêtres qui te débarrassera de cette méchante hyène, car moi, je suis une vieille grand-mère pleine d'expérience.

La vieille femme donna à la chèvre une petite calebasse remplie de miel et lui confia un mode d'emploi secret. Et la chèvre poursuivit son chemin comme si de rien n'était. Une fois arrivée chez elle, elle salua son mari et sauta par-dessus ses jambes allongées.

— Oh ! Quel sacrilège ! C'est irrespectueux. Mais pourquoi as-tu fait cela ? demanda le léopard très en colère.

— Pardonne-moi, mon mari, Dieu seul sait que je ne l'ai pas fait exprès.

— Ah non, s'écria l'hyène. Le saut d'une femme par-dessus un homme porte toujours malheur. D'ailleurs, pas plus tard qu'avant-hier, nous avons vu un homme dont la femme lui était passée dessus mourir aussitôt. Il ne s'est même pas passé deux minutes qu'il tomba raide mort, le pauvre mari.

— Ah non ! s'écria le léopard qui bondit sur sa femme.

Mais avant que ses griffes ne l'atteignent, la chèvre eut le temps de jeter dans la gueule du léopard le contenu de la petite calebasse que lui avait donnée la vieille femme. Le léopard engloutit le breuvage magique et s'assit sur son derrière en soupirant de jouissance :

— Dis-moi, ma chère épouse, où donc as-tu trouvé ce délicieux breuvage ?

— Il y a, dans la forêt toute proche, des léopards comme toi qui ont assemblé toutes les hyènes de la forêt pour presser leur ventre et

faire sortir par leur derrière ce délicieux liquide dont ils ont rempli des outres entières. C'est du miel pur que chaque hyène porte dans son ventre.

— Hyène ! dit le léopard, tu m'as raconté des histoires pour me cacher de si belles choses ? Je jure que tu n'emporteras pas l'outre de miel pur que tu caches dans ton ventre.

Joignant l'acte à la menace, le léopard saisit l'hyène par les pattes arrière, la souleva bien haut et la lança par terre en pressant très fort son abdomen. Il n'en sortit évidemment pas une seule goutte de miel, mais rien que de petites crottes nauséabondes, des feuilles et des brindilles broyées. Le léopard dévora l'hyène.

La chèvre put enfin trouver la paix et le bonheur auprès du léopard. Ils vécurent heureux et eurent une grande famille. »

Le récit de Zala Taba se termina dans un brouhaha et dans une salve d'interminables applaudissements de l'assistance émerveillée par l'issue heureuse d'une histoire d'amour impossible entre un léopard et une chèvre qui, en principe, n'étaient pas faits pour se rencontrer.



Animal-totem



Clara Ribière



Évadée à la campagne, je me repose. Je bouquine. Je dessine. Et j'écris, j'écris pour toi mon amour, mon ami. J'écris pour moi, pour me souvenir et encre à jamais ce moment de l'histoire si étrange et inattendu.

Je suis montée sur la crête du Serre des Aigles, une des épines dorsales de ce géant végétal, allongé là depuis tant d'années séparant vallons et habitations. C'est mon arrière-grand-père qui lui a donné ce nom laissant ainsi derrière lui son empreinte sur cette terre. Terre foulée par trois générations qui lui succédèrent et héritèrent de ce petit coin de paradis.

Lorsque le vent se lève et que le soleil rayonne, on peut apercevoir au-dessus de nos têtes le bal des rapaces, tournoyant dans les airs à la recherche de leur proie. Quel spectacle impressionnant empreint de tant de liberté.

Le soleil est en train de se coucher emportant avec lui la clarté de la journée. Il est temps pour moi de rentrer. À la lisière d'un bois, j'aperçois au loin une silhouette semblable à celle d'une biche. Serais-je en train de rêver ou serait-ce ce que certains appellent « apparition divine » ? Je continue mon chemin quand soudain une biche, puis deux, suivies de trois cerfs majestueux passèrent devant moi. Je restai immobile, mon cœur battait la chamade. Le dernier des cerfs s'arrêta et plongea son regard ténébreux dans le miens.

D'une voix frêle et délicate, je lui dis :

« Ô cerf, esprit de la forêt,
Tes grands bois cherchent à attendre le soleil,
Enseigne-moi que force et endurance vont de pair. »

« Ô toi qui es portée par tes deux pieds,
Agis avec mesure et ton endurance sera renforcée.
Tu n'arriveras pas toujours première mais tu parviendras à tes
buts sans y laisser ta peau.
Nourris l'énergie guerrière qui sommeille en toi,
Laisse l'amitié s'élever au-dessus de la concurrence ou de la
jalousie
Car fraternité et sororité sont tes plus grandes qualités. »

Après ces palabres échangées, il repartit rejoindre les siens me
laissant là dans tous mes émois.

Je suis rentrée, le cœur léger, chantant à tue-tête des chansons
de fête. Avant de franchir le seuil de la maison et comme pour
immortaliser cet échange mystérieux, je levai la tête aux cieux, je
les vis apparaître les unes avec les autres. La nuit s'était munie de
son plus beau manteau d'étoiles.

• • • Rêve ou réalité • • •

Josée Gallois

Ce matin au réveil, le silence est partout. On dirait une journée
sans voiture. Chaque année à Bruxelles, le troisième dimanche
de septembre, les voitures sont interdites de circuler. La ville
est transformée. Seuls les cris des enfants et des piétons à
qui l'espace public a été rendu résonnent dans la rue. Mais.....
aujourd'hui... c'est différent.

Habituellement le matin, machinalement, j'allume mon GSM
pour vérifier qu'il n'y a rien de nouveau sur mes réseaux sociaux.
Aujourd'hui, je l'ai oublié. Je me sens en pleine forme. Ce repos
forcé me fait du bien. Je peux enfin m'occuper de la maison, du
jardin, de ma famille.

En ces temps peu ordinaires, nous sommes repliés sur nous-
mêmes par obligation. C'est le confinement. Chacun doit rester
chez soi. Donc moi comme beaucoup d'autres, je me retrouve
seule, avec pour unique interlocuteur moi-même.

Bon, cela me permet de me remettre en question, de méditer.

Les jours passent mais ne se ressemblent pas. De plus en plus,
une nouvelle routine s'est installée et surtout la peur de sortir à
cause de cette menace réelle ou irréaliste : « un virus » (le Covid-19
est un virus très agressif qui s'est attaqué à la planète entière ;
c'est une pandémie).

Comment un si petit être vivant peut-il tenir sous sa domination
l'humanité toute entière ?

Notre monde rêve-t-il ? On se croirait dans un mauvais film de science-fiction des années 80. Nos dirigeants ont-ils bien la tête sur les épaules ?

Après six semaines, j'ai peur de sortir et on commence à parler de déconfinement. Aïe, aïe, aïe, il faut absolument que je prenne mon courage... allons jeter un petit coup d'œil au coin de la rue.

La première sortie est terrifiante. Avec l'écharpe sur le visage et la chaleur, j'étouffe. J'ai du mal à respirer. Allez, encore deux ou trois mètres et je fais demi-tour. Ah ! des gens arrivent, mieux vaut les éviter. Je me dépêche, parcours les quelques mètres qui me séparent de la porte d'entrée et me précipite à l'intérieur de la maison. Ouf, je suis en sécurité. Demain j'irai plus loin.



• • •

Le parc

• • •

Geraldine Catino

Ce matin, il y a quelque chose de changé, un je ne sais trop quoi. J'aime me promener dans ce parc qui m'a vue grandir et qui, avec les années, a bien changé tout comme moi. Ce parc du dimanche où toutes les mamans du quartier se retrouvaient avec leur marmaille. Elles avaient toutes 3 ou 4 gosses. J'aimais les entendre parler le français avec leurs drôles d'accents. De temps en temps, on entendait nos mères nous appeler « Maria... Pedro... Sofoula... Aicha... Martine... » Il y avait aussi la maman d'Isabella, elle était portugaise. Puis le goûter plein de saveurs préparé par nos mères et que l'on se partageait. Pendant que nous savourions ces biscuits pleins d'amour (seul moment silencieux), nos mères s'échangeaient les recettes pleines de soleil qui leur rappelaient leur pays. C'était au siècle dernier.

Dans ce parc, il était interdit de marcher dans l'herbe et un gardien y veillait. Parfois, il faisait semblant de ne pas voir les garçons qui jouaient au ballon, mais il fallait faire attention au parterre de fleurs car là, il ne rigolait plus. Il y avait aussi Mademoiselle Suzanne, elle ne ratait pas une occasion de nous crier dessus, c'était une « vieille » fille qui surveillait le parc et qui regardait nos papas avec gourmandise ; mais le regard qu'elle jetait à nos mères, lorsque celles-ci se promenaient aux bras de leurs époux, était un mélange de jalousie et de solitude. Avec le recul, je pense qu'il a dû y avoir quelques histoires entre Mademoiselle Suzanne et certains papas, c'est la vie...

Il y a aussi eu quelques crêpages de chignon avec certaines de nos mères. Je ne vais citer personne mais je me souviens de la gifle qu'elle a un jour reçue d'une d'elles ; Mademoiselle Suzanne

voulait porter plainte mais je crois qu'elle n'a jamais osé. Nos mères étaient des vraies guerrières.

C'était l'enfance, comme un printemps vinrent l'adolescence et les amourettes, les premiers flirts en cachette. Les premiers baisers volés derrière un buisson ou une statue. Nous les filles, nous étions solidaires pour contourner les interdits de nos parents mais malheur si nous tombions amoureuses du même garçon, alors là, c'était chacune pour soi. C'est arrivé quelques fois... Il y a eu des nuits où je n'ai pas bien dormi, balancée entre l'amour et l'amitié, trahir une amie pour un baiser. Je pense que j'ai souvent choisi de rester fidèle à l'amitié.

Puis comme un été vinrent les choix d'adulte, choisir nos chemins qui nous ont séparés. Quitter le quartier, laisser le parc et nos rires derrière nous. Nous avons toute une vie à construire.

Mais cette saison m'a insufflé la force de braver mes certitudes du passé, de me remettre en question, de comprendre les choix de Mademoiselle Suzanne et de sa liberté. Un peu pour elle, beaucoup pour moi, j'ai marché à côté de ces femmes entrées en résistance pour faire changer le regard et les lois, j'ai pris possession de mon corps et de mon libre choix.

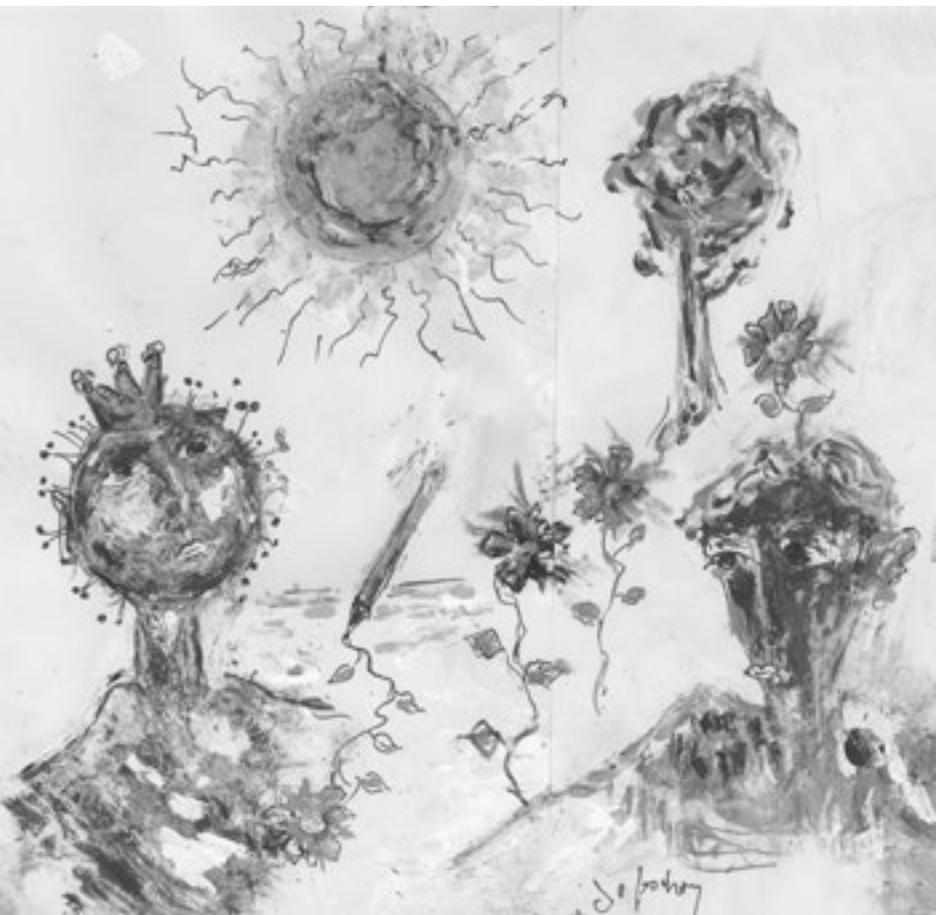
Là aujourd'hui, bien qu'il fasse beau, je suis déjà en automne... Il y en a eu, des enfants qui ont joué dans ce parc et des mamans avec d'autres accents... Le temps est immuable, nous, on le traverse. Que sont devenus toutes les Sofoula, Aicha, Martine, Pedro, Isabella ? Qui sait, peut-être traversent-ils parfois ce parc à la recherche du parfum d'un gâteau au miel ?

J'aime me retrouver dans ce parc aujourd'hui tout de béton, plus un brin d'herbe, plus de bacs à sable, plus de gardien et Mademoiselle Suzanne n'est plus là depuis bien longtemps. Elle a emporté avec elle des histoires d'amour d'une nuit ou parfois plus.

Mais aujourd'hui, le parc est différent, il y a quelque chose dans la démarche des gens qui m'interpelle. Immobile, je les regarde. Certains marchent à reculons, alors je cours à travers le parc, je regarde ces statues qui nous ont bien fait rire enfant, je ne comprends pas, un grand drap blanc couvre leur sexe. Je me réveille, ce n'est qu'un vilain rêve ou peut-être pas... Soudain, le ciel s'obscurcit...

• • • La beauté sauvera le monde • • •

Texte collectif



Cette apparition surréaliste le bouleversa, mais pas au point de le détourner de la voie fixée par l'intérêt commun. La poursuite de cette idée semblait lui octroyer le prétentieux sentiment d'avoir parcouru un assez long chemin, d'avoir enfin atteint le paroxysme pour lequel il s'était volontairement engagé dans cette quête morale, cette lutte acharnée pour de nouvelles perspectives existentielles plus apaisantes, d'autres us et coutumes clairement respectueux des droits inaliénables de l'humain, des animaux et de la nature.

Mais au delà des pensées, comment passer à l'action ? Comment pouvait-il, à son échelle, agiter son battement d'aile et faire son effet papillon ? Il y avait tant à faire, et il y aurait toujours plus. Il lui fallait choisir son combat et entrer dans l'action : les petites rivières font les grands fleuves. L'eau, la terre, les graines, les animaux, les mers, les glaciers, les ours polaires, les forêts, les abeilles... Il passa des jours à étudier l'ensemble des thèmes pour finalement penser aux fleurs : pourquoi ne pas créer une « brigade des fleurs de villes » qui répandrait couleurs et vie dans toute la ville ?

Il s'empara de ses plus beaux crayons, tous bien taillés pour rendre le trait plus net, plus vrai, et se mit à dessiner. Les fleurs de printemps, les fleurs de montagne, celles des jardins publics et celles des tropiques, les éphémères et celles qui ne meurent jamais. Sa feuille beaucoup trop petite pour accueillir une telle brigade de fleurs, il recouvrit la table de tous ces coloris. Son poignet, trop fatigué pour continuer, il s'arrêta et contempla son œuvre. Les larmes de bonheur coulaient sur ses joues.

D'abord ce furent des gouttes. Puis le ruissellement qui parcourait non seulement ses joues, mais son cou, sa poitrine, la table à dessin. Des rivières se formèrent, des lacs aussi. Il était tout concentré à son ouvrage, lorsque il entendit frapper à la porte. Il passa ses bras sur son visage pour sécher ses larmes, se leva et ouvrit la porte. Un rayon de lumière intense pénétra dans la pièce. Une petite femme, très âgée, s'approcha de lui. Un peu effrayé, il recula de quelques pas. La vieille dame avait le regard pénétrant de la sagesse.

La femme entra sans y être invitée. Dans la lumière pétillante du jour, on voyait son visage fermé, sévère, et la sagesse dont je parle plus haut n'était en vrai qu'une illusion ou un feu follet qui venait et disparaissait par à-coups. Je vous regarde souvent par la fenêtre, dit-elle, vous vous prenez vraiment pour un grand artiste ? Quel gaspillage, ces couleurs qui partent dans tous les sens, jusque sur la table que vous voudrez bien faire nettoyer sinon les frais seront ajoutés à votre loyer. Et puis, vous n'avez jamais pensé à faire un vrai métier, quelque chose d'utile ?

Non, dit-il, ma vie d'artiste, elle me va très bien. Cette vie-là, je l'ai toujours rêvée, je reste dans ce flou artistique, qui me satisfait pleinement !

Et c'est de père en fils chez nous ce métier.

Et ces couleurs, moi elles me plaisent, elles me font penser à cet autre monde, que je m'invente tous les jours... Toujours avec plus de couleurs qui pétillent et qui resplendissent, et pourquoi me faire payer plus ? Quand je contribue de telle sorte que notre planète Terre évolue... Et surtout à rendre les gens plus heureux autour de moi. Cette contribution, vous m'en êtes au contraire vous beaucoup plus redevable que moi ! Vous croyez que je ne sers à rien ? Je suis tout naturellement d'utilité publique, moi, contrairement à vous, chère Madame. Et mon investissement, lui,

n'a pas de valeur... Il n'est pas estimé à quelques euros comme vous le croyez !

Mon cher ami, vous êtes un rêveur. Jusqu'à présent, seul l'euro permet de se nourrir, se vêtir et se procurer tout ce dont nous avons besoin. Sans lui, il ne nous reste plus qu'à mourir. Le rêve nous permet de l'oublier et de nous endormir sans douleur. Réveillez-vous, il y a encore des gens qui comptent sur vous-même si le monde ne cessera pas de tourner sans vous.

Sans l'Euro ou ses frères, il ne nous reste plus qu'à mourir ?? Quel pouvoir nous leur donnons sur nos vies. Quel pouvoir nous donnons à cette voix qui nous dit qu'il nous faut toujours plus pour être heureux. Foutaise... Reviens sur terre. Fais une liste de ce dont tu as vraiment besoin, une autre où tu indiqueras l'alternative pour le remplacer et une troisième, si tu es prêt à le faire. Ne t'occupe pas de ton voisin. Tu es ton futur. Je suis le mien. Je mets en place mes priorités, mets les tiennes. Une fois les listes terminées, as-tu toujours envie de mourir car tu ne pourras plus manger de fraises en été et tout ce que cette voix te murmure d'indispensable et d'inutile. De quoi as-tu vraiment besoin pour être heureux ? Moi, c'est de voir mes enfants grandir dans un monde respectueux de la nature et de l'homme ; d'égalité entre les peuples, de partage des ressources. N'oublie jamais que nous sommes presque 8 milliards d'habitants. Tu imagines quelle armée pour faire entendre nos voix. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui se sont partagé le monde. Il ont oublié que le monde, c'est nous. Et si on leur rappelait ?

• • • Les auteur·trice·s • • •

Qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, une plume de hibou s'enroule dans ses doigts. Le ciel se voûte, et c'est sur son dos qu'elle écrit des petits récits célestes peuplés d'étoiles de mer, de tigres suspendus à des gouttes d'eau, de feuilles mortes qui crient leur peine, d'hommes et de femmes aux destins bizarres. Le chemin des rêves est sinueux.

Geraldine Catino

Après avoir voyagé parmi les nuits de ses souvenirs, la voilà itinérante entre rêve et réalité.
Elle vole des mots qu'elle écrit,
elle les libère dans d'autres phrases
qui deviennent des images.
Les mots qu'elle a lus ont enrichi ses rêves
et elle rêve de nouveaux mots
qu'elle vole au rêve....

Josée Gallois

Elle participe au Collectif La Compagnie des Scribes pour la deuxième année consécutive. Elle aime la multiculturalité de Bruxelles. Ses connaissances sont pour la plupart issues de l'immigration. Pourtant, cette année, nous avons tous éprouvé les mêmes problèmes et les mêmes angoisses pour l'avenir ce qui a considérablement augmenté la difficulté de notre parcours.



Nectaria Kasimakis

Elle est née dans un monde d'insouciance où régnait la simplicité et la bienveillance.

Elle a toujours apprécié les groupes, c'est pour cela qu'elle a rejoint le collectif d'écrits.

Elle aime l'esprit de groupe et aime surtout partager les divers points de vue sur des thématiques proposées et chaque fois très différentes.

Elle aime l'unicité de chaque être humain et essaie comme elle peut de partager par écrit ses ressentis.

Jean-René Mpassy

Né au Congo français dans les années 50, il a grandi dans trois pays d'Afrique centrale avant de poser sa valise de stagiaire à Louvain-la-Neuve au milieu des années 80.

Il a toujours considéré l'écriture comme un moyen universel qui aide à transmettre des écrits, elle permet de conserver la trace des événements et fait entrer les peuples dans le temps historique. Dans son texte, il pointe du doigt les pires difficultés qui peuvent surgir dans une relation sentimentale impossible.

Charline Rack

Les mots lui donnent une énergie. Alors elle les lit, elle les écoute, elle les regroupe, elle les partage, elle les écrit. Elle aime les rencontrer guidés par la plume d'un autre, les découvrir et écouter ce qu'ils lui racontent. Et quelques fois, c'est elle qui les tricote, d'un coup de stylo, d'un bout de clavier.

Clara Ribière

Écrire pour mettre ses idées au clair, pour se dire qu'on s'aime ou qu'on se fait la guerre. Écrire pour grandir et guérir.

Écrire pour mieux réfléchir, sans trop fléchir, se laisser divaguer, regarder les vagues, se sentir inspiré. Poser des mots sur un bout de papier.

Olivier Schneider-Depouhon

Olivier Schneider-Depouhon, né à Charleroi dans les années cinquante du siècle précédent, est un intermittent de l'écriture. Chez lui, les livres ne sont jamais loin, livres lus, aimés, partagés. Demandez-lui s'il est né dans une bibliothèque, il vous répondra que c'est peu probable mais sans doute pas très éloigné de la réalité.



• • • Les lieux traversés • • •

Accorder un espace dans notre recueil aux lieux et associations traversés est une façon de les mettre en valeur, de les rendre (encore) plus visibles et de les remercier de leur accueil.

Entr'âges – Anderlecht

www.entrages.be

ENTR'ÂGES

Entr'âges est une association dont la mission est de favoriser les liens entre les générations dans une dynamique de solidarité et de réciprocité à travers des projets et des activités intergénérationnels, mais aussi par un travail d'information, de formation et de sensibilisation à propos de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons.

L'association a accueilli chaleureusement notre collectif pour son deuxième parcours initié en février 2020.

Dès mars, cependant, nos rencontres physiques à Entr'âges ont dû subitement être remplacées par des rencontres en virtuel. Malgré l'impossibilité pour nos ordinateurs de rendre possible l'accolade ou le baiser pour dire bonjour ou au revoir, de faire sentir la chaleur d'un regard ou le plaisir d'une tasse de café partagé, ils ont accueilli nos rencontres tout le long de notre parcours. Ils ont assuré, en dépit de leurs limites, le lien si précieux qui nous unit en tant que collectif. C'est ainsi que nous avons pu poursuivre notre parcours, le construire et l'amener jusqu'au bout, avec la satisfaction d'avoir vaincu l'isolement et de ne pas avoir laissé s'éteindre la créativité et l'imagination.

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net



Radio Air Libre est une radio libre associative bruxelloise reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels et offre une information critique. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles...



Remerciements



Le Collectif La Compagnie des Scribes remercie Entr'âges pour avoir été à l'initiative de sa création et pour le soutien apporté à son bon déroulement. Un merci tout particulier est adressé à Geraldine Catino qui, en tant que membre fondatrice du collectif, s'est lancée courageusement dans l'aventure de la co-animation du deuxième parcours du collectif.

Un chaleureux merci à nous tous et toutes, membres du collectif, pour notre implication et enthousiasme durant cette année 2020 traversée par une crise sanitaire globale et inédite. La solidarité et l'entraide que chacun·e d'entre nous a pu manifester durant ce parcours 2020, ont été au cœur du maintien et de la poursuite de notre projet, jusqu'au bout.

Le Collectif La Compagnie des Scribes remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Le Collectif La Compagnie des Scribes et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Martin Dupuis et à Catherine Feist pour leur relecture avisée du recueil, ainsi qu'à Robin Lejeune pour le graphisme et la mise en page du recueil de textes.

Entr'âges et ScriptaLinea remercient la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Commission communautaire française et la Commune d'Uccle pour leur soutien dans la réalisation de ce projet.

Demain est un autre monde a été présenté le 11 février 2021 au cours de l'émission « Des livres pour dire » de ScriptaLinea, sur les ondes de Radio Air Libre (87.7 Mhz, www.radioairlibre.net).

ENTR'AGES

ScriptaLinea
A.S.B.L.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Commission communautaire française, d'Actiris
et de la Commune d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

L'illustration de couverture a été réalisée par Olivier Schneider-Depouhon. Les illustrations des textes collectifs ont été réalisées par Charline Rack et Olivier Schneider-Depouhon. L'illustration p. 16 a été réalisée par Clara Ribière et celles pp. 34 et 86 par Geraldine Catino.

Les photos reprises dans le recueil ont été réalisées par les membres du Collectif de la Compagnie des Scribes.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org

et sur www.entrages.be.

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.scriptalinea.org

